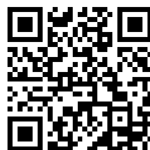
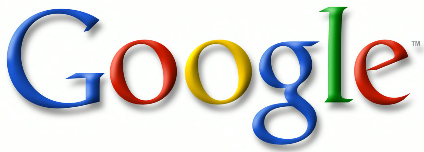
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

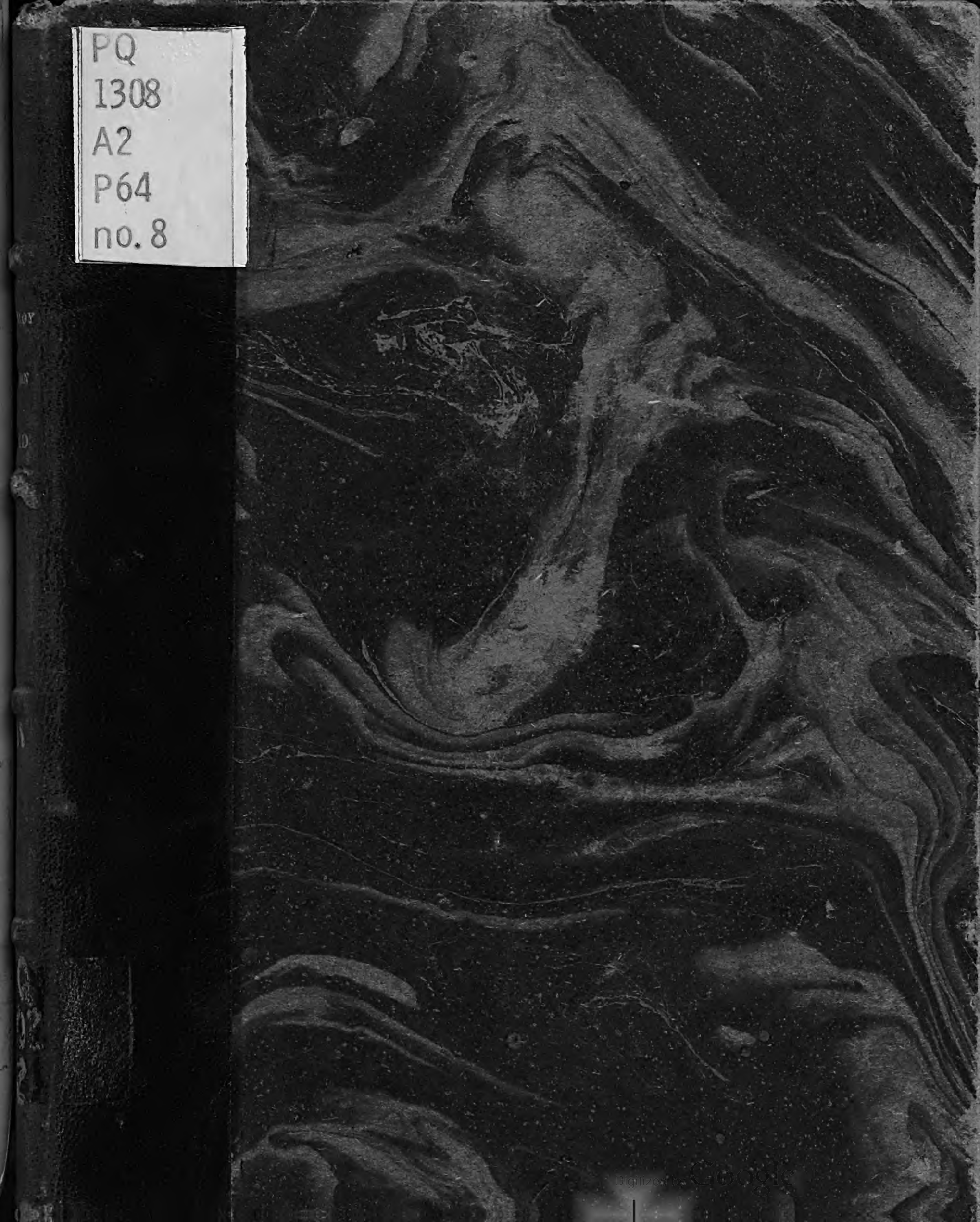
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


PQ
1308
A2
P64
no. 8



EX LIBRIS
JOSEPH M. GLEASON

LIBRARY UNIVERSITY OF CALIFORNIA, DAVIS

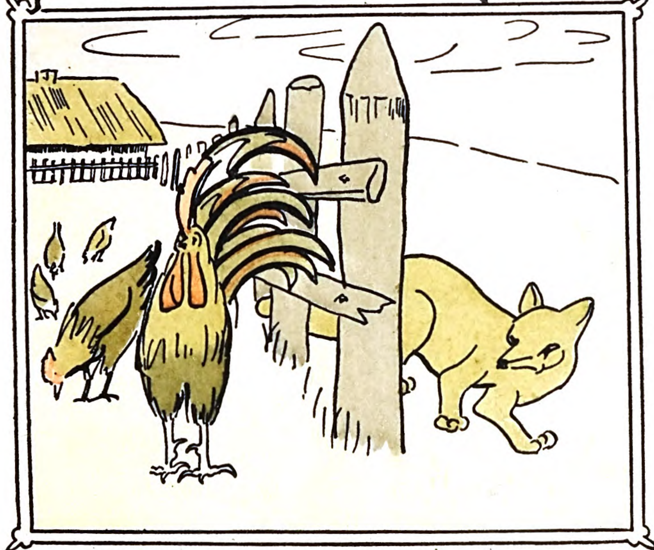


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Poèmes et récits de la vieille France.



Le roman de Renard.

traduit par Mme B. A. Jeanroy.

chez E. de Boccard éditeur à Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Poèmes et Récits de la vieille France

Publiés sous la direction de

A. JEANROY

Membre de l'Institut

VIII

Digitized by Google

Il a été tiré de ce volume,
le huitième de la Collection des
Poèmes et Récits de la Vieille France
50 exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 1 à 50.

Digitized by Google

POÈMES ET RÉCITS DE LA VIELLE FRANCE

VIII

Le Roman de Renard

Principaux épisodes

TRADUITS PAR

Mme B.-A. JEANROY

INTRODUCTION PAR

A. JEANROY

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1

1926

LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA
DAVIS

Digitized by Google

PQ
2002
.A2
v.2

23440

Pour mes chers petits-fils

PIERRE

CHRISTIAN et BERNARD SIMON

et

RENÉ LABANDE

B. A. J.

Digitized by Google

INTRODUCTION

Ce qu'on est convenu d'appeler, d'un terme plus commode qu'exact, le « roman de Renard » (on disait jadis, à tort, « du *Renard ») n'est pas une œuvre cohérente, écrite d'un seul jet par un unique auteur, mais une collection de petits poèmes, de dates et de provenances diverses, qui, au moyen âge, étaient dénommés «* **branches** *» (1). Les seize plus anciens, écrits*

(1) Leur dimension ordinaire varie de cinq cents à deux mille vers. Le plus long (XI) en compte, par exception, jusqu'à trois mille quatre cents.

Digitized by Google

entre 1170 *et* 1200, *ont été réunis en recueil dès le commencement du* XIIIe *siècle* (1); *les autres, au nombre d'une dizaine, écrits dans les cinquante ou soixante années qui suivirent, ne présentent pas, en général, les mêmes qualités, le médiocre talent des auteurs n'ayant pas réussi à renouveler une matière qui commençait à s'épuiser; il n'y sera fait, dans ce choix, aucun emprunt* (2).



Tous ces poèmes se rapprochent de la fable en ce qu'ils attribuent aux

(1) *Ce sont les branches I à XVII (sauf XIII) de l'édition Martin (voy. à la Bibliographie).*

(2) *Je laisserai également de côté les diverses « suites »* (Le Couronnement de Renard, Renard le Nouvel, Renard le Contrefait), *dont les auteurs exploitent, au profit de leurs rancunes ou de leurs haines, la vogue du vieux roman dont ils font de plus en plus grimacer les figures.*

Digitized by Google

animaux le don de la parole et des sentiments humains. Ils s'en distinguent d'abord en ce qu'ils ne comportent aucune conclusion morale, et aussi en ce qu'ils désignent les personnages par des noms propres et accentuent ainsi leur individualité. Les traits essentiels de ceux-ci sont du reste ceux que l'on prête généralement à l'espèce même, avec cette réserve que certains auteurs cherchent un effet comique dans un violent contraste entre leurs actes et leur nature, leurs forces et leur caractère supposé.

Ces contes se rapprochent aussi des fabliaux, d'abord par le style et la licence du langage, qui est souvent poussée très loin, et en ceci aussi qu'ils n'ont jamais la satire pour objet. Sans doute la peinture des hommes dont la

Digitized by Google

figure apparaît sans cesse sous ce déguisement conventionnel n'est pas exempte d'ironie, mais celle-ci n'a jamais rien d'agressif.

La critique des institutions et des croyances, notamment, en est tout à fait absente; dans les contes de Renard, pas plus que dans les fabliaux, ne souffle la plus légère brise révolutionnaire (1).



Cette amusante conception a enrichi notre littérature d'un genre très

(1) *Rien de plus faux que cette définition de Ch. Lenient* (La satire en France au moyen âge, 1877, *p.* 129) : « *Au* XIII[e] *siècle, l'œuvre satirique par excellence, c'est le* Renart...., *écho des rancunes qui animent les petits contre les grands, des hardiesses politiques ou religieuses qui traversent l'imagination des hommes d'Etat, des jongleurs, des moines, des savants...* » *Ces phrases ambitieuses ne s'appliquent, et avec bien des restrictions, qu'aux* « *suites* » *mentionnées dans la note précédente.*

Digitized by Google

original et qui a obtenu, non seulement chez nous, mais à l'étranger, un très vif succès [1]. *Malheureusement la critique, en dépit de laborieuses recherches, n'est pas arrivée à en déterminer exactement la genèse.*

Si on retrouve aisément les éléments dont il est constitué, on n'est pas d'accord sur la façon dont ces éléments se sont amalgamés et on ignore à qui revient l'honneur de les avoir combinés [2]. *Ce qui complique la difficulté,*

(1) *La plus ancienne imitation, en allemand, est celle du « Glichezâre », dont il sera question plus loin* (p. 19), *et que Gœthe, reprenant son titre* (Reinhardt Fuchs), *n'a pas dédaigné de rajeunir. Vers le milieu du* XIIIe *sicle, un Flamand, nommé Willems, traduisit assez fidèlement quelques branches; d'autres furent imitées en anglais au* XIVe *siècle. La branche franco-italienne* (XXIII *de l'édition Martin) est un petit poème fort original et qui ne le cède en rien à ses modèles.*

(2) *On pourra prendre aisément une idée de ces recherches, au moins des plus récentes, en recou-*

Digitized by Google

c'est que nous n'avons sûrement pas les premiers textes où furent mis en scène, avec des caractères qui devinrent vite traditionnels, les deux protagonistes, le goupil et le loup : les plus anciens poèmes conservés, en effet, ne se préoccupent jamais d'expliquer ni le « compérage » qui les unit, ni l'hostilité latente qui les divise : les auditeurs, évidemment, étaient édifiés là-dessus par des récits, écrits ou oraux, que nous ne possédons plus.

Quelques-uns de ces éléments ont

rant aux deux savants livres de MM. Léopold Sudre et Lucien Foulet. Celui de M. Sudre a été analysé et critiqué par Gaston Paris dans une série d'articles qui forment eux-mêmes un ouvrage original. Celui de M. Foulet, paru au printemps de 1914, étouffé, pour ainsi dire, par la guerre, n'a été nulle part étudié comme il le méritait; j'ai résumé dans ces modestes pages quelques-uns des résultats principaux auxquels il a abouti.

Digitized by Google

été fournis par les « contes d'animaux », si nombreux dans les pays du Nord de l'Europe, où le loup, l'ours et le renard jouent, comme il est naturel, un rôle prépondérant. C'est au folk-lore — soit germanique, soit scandinave — que remontent par exemple le thème du viol de la louve (ou de l'ourse) par le renard, dont l'auteur des branches II et Va et bien d'autres ont tiré un si large parti (1) *et celui du souhait imprudent (branche IX). De là viennent aussi sans doute cette convention qui nous montre l'homme et les animaux vivant dans une étroite familiarité et ces*

(1) *On a ici glissé très légèrement sur cet épisode scabreux qu'il n'était pas possible d'éliminer complètement sans briser la trame du récit et altérer gravement les textes; on a aussi dû supprimer les nombreuses allusions qui y sont faites çà et là.*

Digitized by Google

énormes invraisemblances — trait caractéristique des contes populaires — qui président à leurs relations.

Un autre apport a été fourni par quelques contes indiens (Renard teint *de la branche I,* Renard et le Moineau *de la branche XI) et surtout par des fables antiques, dont le mode de transmission reste au surplus fort obscur.*

D'Esope vient indirectement le thème du Lion malade (*branche X*), *de Phèdre celui du* Renard et les Raisins (*branche XI, où les raisins sont remplacés par des mûres*) [1].

Mais les sources directes sont moins lointaines : il faut les rechercher non

(1) *C'est de là que proviennent évidemment le lion, le chameau, et quelques autres animaux inconnus en Europe.*

Digitized by Google

*seulement dans les recueils de fables médiévales, presque toutes empruntées à Phèdre, mais aussi dans des poèmes satiriques ou moraux, comme l'*Ecbasis Captivi (x^e^ *siècle), la* Fecunda Ratis (xie *siècle), qui mettent en œuvre des apologues antiques et des contes populaires, et surtout dans l'*Isengrimus, *dont l'auteur, nommé Nivard, était un moine, vivant dans un couvent des bords du Rhin vers le milieu du* xiie *siècle : œuvre originale, énigmatique, qui paraît bien être la confession et la vengeance d'un clerc aigri et révolté, dissimulant ses rancunes et ses hardiesses sous des allégories compliquées et probablement indéchiffrables. Les animaux y forment une société calquée sur celle des hommes; ils y portent des noms, et nous y trou-*

Digitized by Google

vons, appliqués aux mêmes personnages que dans notre roman, ceux de Ysengrimus, Reinardus, Belinus : les rapports entre les deux protagonistes sont exactement les mêmes que chez nos conteurs, qui ont imité parfois de très près, toutefois en les allégeant des interminables discours qui les alourdissent, certains épisodes du poème latin (1).



La plupart de ces sources ne pouvaient naturellement être utilisées que par des clercs. En effet le seul auteur dont nous connaissions la condition,

(1) *Par exemple, le renard dupé par le coq, la mésange et le chat (branche II), le « mariage » de Primaut, cousin d'Ysengrin (branche XI), le pèlerinage de Renard (branche VIII), le partage du lion (branche XVI).*

Digitized by Google

tout en ignorant son nom, était un prêtre de La Croix en Brie ([1]). *Quant aux autres, leur familiarité avec les choses d'église, la place qu'ils leur font dans leurs récits (on peut dire qu'ils en sont hantés), la connaissance que possèdent quelques-uns de la langue du droit et de la théologie, attestent que, s'ils n'étaient plus d'église au moment où ils s'abandonnaient à ces libres fantaisies, ils en avaient du moins été quelque jour.*

La plupart étaient originaires de ces provinces du nord qui nous ont donné aussi la plupart des fabliaux, Champagne, Picardie, Ile de France

(1) *De deux autres nous connaissons le nom, mais non la condition : ce sont Pierre de Saint-Cloud (nommé ailleurs Perrot) et Richard de Lison, mentionnés dans les branches I, IX, XVI, XXV, La plupart des branches sont donc anonymes.*

Digitized by Google

ou Normandie, régions auxquelles nous renvoient les mentions de localités ou les très rares allusions historiques (1).



L'ordre dans lequel ces récits devaient être présentés ne laissait pas de constituer une sérieuse difficulté. On ne pouvait songer à reproduire celui des manuscrits, parfaitement arbitraire et au reste très varié. Les auteurs de certaines collections ont, il est vrai, essayé de remédier quelque peu à ce désordre, mais d'une façon très timide ou maladroite. Le premier col-

(1) Les branches VII et IX localisent la scène dans l'Ile-de-France, la branche X en Normandie. G. Paris a conjecturé, en se fondant sur le caractère nettement germanique des noms propres que c'est dans une région limitrophe de l'Allemagne que les plus anciens récits avaient pris naissance.

Digitized by Google

lecteur qui ait fait en ce sens un effort assez heureux (à tel point que le surnom de « arrangeur » est le seul sous lequel il nous soit connu), est un Alsacien qui, aux environs de 1250, *remania en allemand notre plus ancien recueil. Il raconte d'abord les épisodes où nous voyons Renard dupé par des animaux plus faibles que lui, expose ensuite comment se forme son association avec Isengrin (épisode qui manque dans nos contes), et enfin les désagréments divers qui en résultent pour celui-ci. C'est ce plan, déjà esquissé du reste dans la branche II, que nous avons adopté dans ses grandes lignes.*

Quelques épisodes, remarquables par les qualités du récit, ou dont la connaissance importait à l'intelli-

Digitized by Google

gence du reste, ont été résumés [1]. *Ceux qui sont insérés in-extenso, ont été traduits littéralement, sauf que le récit a été parfois quelque peu allégé ou resserré. Sous chaque épisode, on trouvera un renvoi, non seulement à l'édition de E. Martin, dont on a suivi le texte, mais à celle de Méon, généralement plus accessible en France.*

---

(1) *Ces passages sont imprimés en plus petits caractères.*

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES : *Ecbasis Captivi*, éd. E. Voigt, Strasbourg et Londres, 1875, in-8°

Fecunda Ratis, éd. E. Voigt, Halle, 1889, in-8°.

Ysengrimus, éd. E. Voigt, Halle, 1884, in-8°.

Le Roman du Renart publié d'après les manuscrits de la bibliothèque du Roi des XIIIe, XIVe et XVe siècles par M. D M. Méon, Paris, 1826, 4 vol. in-8°.

P Chabaille, *Le Roman du Renart, supplément, variantes et corrections, Paris, 1835, in-8°*.

Le Roman du Renart, publié par Ern. Martin, Strasbourg et Paris, 1882-87, 3 vol. in-8°.

Digitized by Google

ÉTUDES : A. ROTH, *Les romans du Renart examinés, analysés et comparés d'après les textes manuscrits les plus anciens*, etc. Paris, 1845, in-8°.

P. PARIS, *Les aventures de Maître Renart et d'Ysengrin son compère, suivies de nouvelles recherches sur le Roman de Renart*, Paris, 1861, in-12°.

L. SUDRE, *Les Sources du Roman de Renart*, Paris, 1893, in-8°.

C. VORETZSCH, *Der Reinhart Fuchs und der Roman de Renart* dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. XV - XVI. Halle, 1891-2.

G. PARIS, *Le Roman de Renart* dans *Journal des Savants*, septembre, octobre et décembre 1894, février 1895, et dans *Mélanges de littérature française du moyen-âge publiés par Mario Roques, t. II, Paris, 1912, in-8°*.

L. FOULET, *Le Roman de Renart*, Paris 1914, in-8° (*Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, fasc. 211.)

Digitized by Google

PROLOGUE

Seigneurs, vous avez ouï maints contes, que vous ont contés maints conteurs : de Pâris qui ravit Hélène, de Tristan, que fit La Chèvre, qui bellement composa chansons de gestes et fabliaux. Par le monde on raconte maint autre roman : mais jamais vous n'avez ouï la guerre entre Renard et Isengrin, guerre qui tant fut dure, et tant dura. Il est prouvé que jamais ces deux barons ne s'entr'aimèrent; il y eut entre eux, c'est vérité, mainte mêlée et maint combat. Dès maintenant, je commencerai l'histoire. Ecoutez donc comment naquit la noise, et comment fut porté le défi qui ouvrit les hostilités.

(Branche II, v. 1-22; Méon, 1 ss.).

— 1 —

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIERE PARTIE

LE RENARD ET SES PETITS COUSINS OU LE DUPEUR DUPÉ

I

Renart et Chantecler

Il advint que Renard, qui toujours fut habile en tromperies, s'en vint à une métairie sise en un bois. Là il y avait à foison coqs et gelines, canards, oisons et jars. Le sire Constant des Noues, riche vilain, demeurait près de l'enclos, et sa maison était bien garnie tant de chapons que de poulardes. En quantité s'y trou-

Digitized by Google

vaient bacons [1], chair salée et froment; dans son verger mûrissaient bonnes cerises et autres fruits. Pour son déduit, Renard y vient. Le courtil était clos de pieux de chêne, gros et pointus; et sire Constant avait mis là ses gelines. C'est de ce côté que Renard se glisse, le cou baissé, tout doucement, jusqu'à la haie. Accroupi dans le sentier, tendant le col et étirant ses membres, il pense en lui-même : s'il saute, il tombera de haut, et les gelines, le voyant, iront se coucher dans les épines. Cependant il voit qu'en un point la barrière était déclose, et là le vilain avait planté des choux. Renard y vient, passe outre, et, pour que nul ne le voie, se laisse choir en terre : mais les gelines ont entendu le bruit de sa chute, et chacune de fuir.

Messire Chantecler le coq, qui se tenait

(1) Jambons.

Digitized by Google

entre deux pieux, fièrement s'en vient vers elles, le cou dressé. Il leur demande pourquoi elles s'enfuient ainsi vers la maison; et Pinte, la plus sage, celle qui pondait les œufs les plus gros, qui juchait à droite tout près de lui, parla.

Elle dit :

« C'est que nous avons eu peur.

— Et pourquoi? Qu'avez-vous donc vu?

— Nous avons vu je ne sais quelle bête sauvage, qui nous fera grand mal si nous restons dans le courtil.

— Point du tout, s'il vous plaît, dit le coq. N'ayez crainte : en toute sûreté vous êtes céans.

— Par ma foi, dit Pinte, j'ai vu la bête, je vous l'affirme.

— Et comment la vîtes-vous?

— Comment? Je vis branler le pieu, et la feuille de chou trembler; c'est là qu'elle s'est tapie.

— Pinte, fait-il, elle n'y est plus main-

Digitized by Google

tenant. Vous avez trêve, je vous l'assure : par la foi que je vous dois, je ne sais ni putois ni goupil qui osât entrer céans lorsque j'y suis. Retournez où vous étiez. »

Chantecler ne sait ce qui lui pend au nez : il ne craint rien, il agit en fou. Un œil ouvert et l'autre clos, un pied recroquevillé, l'autre droit, il s'est perché sur la toiture et le sommeil le gagne. Endormi, le coq a un songe. Et il songea (ceci est vérité, vous pouvez le trouver dans l'histoire) que dans la cour, pourtant bien close, je ne sais quoi venait vers lui (et il en avait un grand frisson!). Cette chose tenait un pelisson [1] roux, dont l'encolure était en os, que par force elle lui mettait sur le dos. Chantecler est fort en peine de ce songe qui le travaille. Il s'émerveille de ce pelisson, qu'il a endossé de travers : il

(1) Manteau de fourrure.

Digitized by Google

s'y trouve fort à l'étroit, et de la détresse qu'il en a, il s'éveille. Ce qui l'étonne le plus, c'est qu'ayant vêtu le pelisson, il avait la tête dans la fente, et la queue dans l'encolure. De ce songe il a tremblé, à cause de cete vision dont il a eu si grand peur. Bien éveillé, il fait sa prière :

« Saint-Esprit, préservez mon corps de cette prison, et mettez-moi en sûreté. »

A grande allure, comme qui n'est pas tranquille, il revient vers les gelines qui sous les épines s'étaient cachées. Il appelle Pinte et lui dit :

« Pinte, je ne vous le cèlerai pas, me voici tout ébahi. J'ai peur d'être trahi par quelque oiseau ou autre bête, qui bientôt nous fera dommage.

— Avoi! fait Pinte, beau doux sire, que sert de parler de la sorte? Vous avez tort de vous effrayer. Vous ressemblez au chien qui crie avant que soit tombée la

Digitized by Google

pierre. D'où vient donc que vous avez peur?

— C'est, dit le coq, que j'ai eu un songe étrange, et c'est pourquoi vous me voyez si pâle. Je veux vous le conter, afin que vous me donniez un conseil. Tandis que je sommeillais, il me sembla qu'une bête venait vers moi, qui portait un pelisson roux, fait sans ciseaux, que par force elle me faisait revêtir. Le bord était d'os, l'encolure de travers et fort étroite, ce qui me gênait fort; le poil était tourné en dehors. Je le revêtais par l'encolure, et j'en sortais à reculons. Pinte, ne vous étonnez point si mon cœur frémit et tremble : par la foi que vous me devez, savez-vous ce que cela signifie? »

Pinte répond :

« Vous m'avez conté le songe, mais s'il plaît à Dieu, ce sera mensonge. Je saurai bien vous renseigner sur ceci. Cette chose que vous vîtes en dormant, c'est le goupil.

Digitized by Google

Vous le connaissez au pelisson roux que par force il vous fit endosser. La bordure d'os, ce sont les dents, dont il veut vous mettre en son ventre. L'encolure étroite et de travers, c'est la bouche de la bête, qui vous étreindra. Voilà sans faute le vrai sens de votre songe, présage de ce qui vous adviendra, avant qu'il soit matin, si vous ne retournez pas en arrière : car le goupil est couché ici près, sous ce buisson, à seule fin de vous trahir et décevoir. »

Quand Chantecler eut entendu la réponse :

« Pinte, fait-il, êtes-vous folle? Vous parlez vilainement, quand vous dites que je serai surpris, que la bête est ici près, et que par force elle me conquerra. Jamais je ne croirai que de ce songe me puisse advenir aucun mal. »

— Sire, fait-elle, Dieu le veuille! Mais

Digitized by Google

que je ne sois plus votre amie, si je ne vous ai pas dit la vérité. »

Chantecler s'en retourne sur l'aire, au soleil, et recommence à sommeiller. Quand Renard le voit endormi, il s'en vient vers lui, baissant le cou. Il le guette, essaie de le happer d'un coup de dent ; mais il le manque, et Chantecler saute de côté.

Quand Renard voit qu'il l'a manqué, il se sent en mauvais point. Il commence à penser en lui-même comment il pourra tromper Chantecler; car s'il ne le mange pas, il a perdu sa course.

« Chantecler, dit-il, ne te méfie pas de moi. Je suis content de te voir en bonne santé : n'es-tu pas mon cousin germain ? »

Chantecler, rassuré, se met à chanter.

« Ah! dit Renard, te souvient-il de Chanteclin, ton bon père qui t'engendra ? Jamais nul coq ne chanta si bien que lui. Les deux yeux clos, la voix pleine, le

Digitized by Google

souffle long, quand il chantait son refrain, on l'entendait d'une lieue.

— Cousin Renard, dit Chantecler, ne voulez-vous pas m'engeigner?

— Certes non, dit Renard, j'aimerais mieux perdre un pied que de te causer un dommage! Nous sommes de même chair et de même sang. Mais à présent, chante, et surtout cligne les yeux.

— Je ne te crois pas trop, dit Chantecler. Tire-toi un peu en arrière, et je chanterai; il n'y aura voisin qui n'entende bien mon fausset. »

L'entendant, Renard sourit. Un œil clos et l'autre ouvert, car il redoutait Renard, Chantecler a jeté son cri.

« Tu n'as rien fait, dit Renard. Chanteclin chantait autrement fort. A longue haleine, les deux yeux clos, par-dessus vingt basses-cours on l'entendait! »

Chantecler le croit, et par grande vi-

Digitized by Google

gueur, clignant des deux yeux, il laisse de toute sa force aller sa mélodie.

Renard n'attend plus : de dessous un chou rouge, il s'élance, l'attrape par le cou, et, tout joyeux, l'emporte. Pinte a tout vu et se désespère :

« Ah! sire, je vous le disais bien! Et tantôt vous vous moquiez! Et vous disiez que j'étais folle! Le fou est celui qui ne craint que quand il est pris [1]. Lasse! Je suis morte si j'ai perdu mon Seigneur! »

Cependant la bonne femme de la métairie a ouvert la porte du courtil. Il commence à avêprir, elle veut rentrer ses gelines. Elle appelle Pinte, Bise et Rosette : aucune ne se montre. A grands cris elle appelle son coq, et voit Renard qui l'emporte! Elle veut lui barrer la route, mais le goupil s'échappe. A pleine gorge

(1) Proverbe.

Digitized by Google

alors elle crie « harou! » et les vilains accourent, demandant ce qu'elle a:

« Lasse! J'ai perdu mon coq que le goupil a pris.

— Quoi! dit Constant, vilaine vieille, que ne l'avez-vous pris lui-même?

— Sire, fait-elle, vous parlez en vain! Par les saints du ciel, je n'ai pas pu.

— Pourquoi?

— Il n'a pas voulu m'attendre.

— Il fallait frapper!

— Je n'avais pas de quoi.

— De ce bâton!

— Par Dieu, je n'ai pas pu! Il s'en va si grand train que deux chiens bretons ne le prendraient pas.

— Et par où s'en va-t-il?

— Par ici tout droit. »

Les vilains se sont mis à courir, criant : « Or sus! » Constant les excite : « Tôt, tôt, Courez! »

A force de courir, ils ont aperçu Re-

Digitized by Google

nard; tous s'écrient : « Voilà le goupil! »

Cependant Chantecler est en danger s'il n'emploie pas quelque ruse :

« Sire Renard, dit-il, n'entendez-vous pas ces vilains qui vous font honte? Lancez donc à Constant un de vos gabs (1). Quand il dit : Renard l'emporte! si vous répondiez : Oui, malgré vous! il resterait tout déconfit. »

Il n'y a si sage qui parfois n'agisse en fou. Renard, qui déçoit tout le monde, pour cette fois fut déçu.

« Malgré vous, cria-t-il à haute voix : de celui-ci je prends ma part! »

Quand Chantecler sent la bouche s'entr'ouvrir, il bat des ailes et il s'envole sur un pommier. Renard est en bas, sur un fumier, tout marri et courroucé. Chantecler a jeté un ris :

« Renard, fait-il, que dites-vous des

(1) Vantardise, bravade.

Digitized by Google

choses de ce monde? Que vous en semble? »

Le coquin frémit :

« Honnie soit, dit-il tout encoléré, la bouche qui se permet de parler quand c'est l'instant de se taire!

— Ainsi soit-il! dit le coq; je le veux bien, mais que la male goutte le crève, l'œil qui se permet de dormir à l'heure où il doit veiller! Cousin Renard, nul ne doit se fier à vous : le diable soit de votre cousinage! Renard traître, allez-vous-en! Si vous vous attardez ici, vous y laisserez votre fourrure! »

Renard n'a cure de ses discours, et, sans s'arrêter davantage, il va, fuyant dans le sentier, bien dolent à cause de ce coq qui lui est échappé...

(Branche II, v. 23-468; Méon, 1267 ss.)

Digitized by Google

II

Renard et Tibert

(PREMIÈRE AVENTURE)

Tout en se plaignant de sa mésaventure, Renard regarde autour de lui et voit Tibert le chat, qui, tout seul, s'amusait : il allait, jouant de la queue et faisant de grands sauts sur lui-même. Tout en sautant, il a vu Renard, et l'a reconnu à son poil roux.

« Sire, fait-il, soyez le bienvenu!

— Tibert, dit Renard qui était en colère, je ne vous salue pas; vous avez tort de venir là où je suis. Par mon chef, il me plairait de vous malmener! »

Digitized by Google

Tibert, le voyant si en courroux, se dresse et dit tranquilement :

« Certes, sire, il me pèse que vous soyez tant irrité contre moi. »

D'avoir jeûné et manqué son coup, Renard était peu fier; il n'eut pas envie de chercher noise à Tibert, frais et dispos, dont il voyait les dents menues et tranchantes et les griffes aiguëes : si on l'attaque, il est à croire qu'il se défendra. Renard parle donc d'autre façon :

« Tibert, dit-il, j'ai entrepris une rude guerre avec mon compère, sire Isengrin. Déjà j'ai retenu maint soudoyer [1], et je serais heureux que vous fussiez l'un d'entre eux. Car, avant de conclure avec

(1) Ici apparaît cette assimilation, qui paraissait sans doute fort plaisante, des animaux aux barons féodaux, que nous retrouverons à chaque pas. Nous allons voir nos deux héros montés et éperonnant leur cheval. La suite nous réservera des surprises du même genre.

Digitized by Google

lui quelque trève, je compte bien lui avoir fait maint ennui.

— Bien dit! répond Tibert. Je ne vous manquerai pas, et bien volontiers combattrai sire Isengrin, qui, maintes fois, en paroles et en actions, m'a fait tort. »

Aussitôt l'accord se fait entre eux, et ils s'en vont de compagnie. Cependant Renard, qui ne pense qu'à mal, n'en hait pas moins Tibert le chat, et ne songe qu'à le trahir. Il mettra à cela toute son astuce.

Dans un étroit sentier, le long du bois, entre la lisière et le chemin, il avise un piège que quelque vilain avait tendu. Il l'esquive, et l'envie lui prend d'y faire tomber son compagnon.

« Tibert, fait-il, jetant un ris, vous qui êtes si agile et montez un cheval si alerte, montrez-moi comment il sait courir. Allez donc à toute allure, par cette voie si droite et si belle! »

Tibert est échauffé de colère : Renard

Digitized by Google

est vraiment un vif diable, qui veut le pousser à quelque folie. Il court, mais à petits sauts, jusqu'à ce qu'il vienne au piège, et là, il comprend comment Renard veut l'engeigner. Sans faire semblant de rien, il se tire en arrière, d'un demi-pied.

« Vous allez mal, dit Renard; c'est à recommencer. Reprenez votre élan et menez droit votre coursier. »

Tibert obéit; il va, le cou tendu, jusqu'à l'engin, et cette fois, au lieu d'esquiver, il saute : alors Renard comprend qu'il a vu le piège, et que, pour qu'il y tombe, il faut chercher une autre ruse.

« Tibert, fait-il, laissez-moi vous le dire, votre cheval ne vaut pas grand'chose: il gauchit et il saute. Si vous le vendiez, il vous rapporterait peu. »

Tibert n'accepte pas ce jugement; maintes fois il a recommencé à courir. Tandis qu'il s'efforce de la sorte, arrivent

Digitized by Google

au grand trot deux mâtins qui se mettent à aboyer au renard : les deux compères s'en effraient et, l'un poussant l'autre, s'en vont fuyant dans la sente, tant qu'ils arrivent au lieu où le piège était tendu.

Renard le voit, veut l'esquiver; mais Tibert l'a poussé du bras gauche, si bien que du pied droit, Renard a touché l'engin, dont la clé a sauté. Voilà le pied fort bien serré! Tibert a bien servi son maître quand il l'a fait choir là-dedans. Il lui crie à pleine gorge :

« Renard, Renard, il vous faut rester là! Moi, je suis peu rassuré et me sauve. Sire Renard, le chat est vieux : vos malices vous ont peu rapporté. C'est ici qu'il vous faut vous héberger à présent! A trompeur, trompeur et demi! »

Renard est en mauvaise posture, car voici les chiens; le vilain qui les suit lève sa hache, et peu s'en faut que Renard n'y laisse la tête. Mais le coup est tombé sur

Digitized by Google

le piège, qu'il a fendu. Renard a retiré son pied, qui est fort blessé; et il s'enfuit, à la fois dolent et joyeux : dolent de sa blessure, joyeux d'avoir pu sauver son pied. Dès qu'il se sent délivré, il ne perd pas de temps! Le vilain crie, les chiens hâtent le pas et glapissent. Renard ne s'arrête pas, tant qu'il n'est pas sorti du bois. Enfin les chiens, lassés, cessent la poursuite, et Renard, encore effrayé, continue à fuir. Sa plaie durement lui cuit, et il tremble en songeant à la cognée dont le vilain l'a voulu occire : de ces deux maux, il s'est tiré à grand'peine : ainsi l'a voulu son mauvais destin!

(Branche II, v. 665-842; Méon, 1929 ss.)

Digitized by Google

III

Renard et Tiécelin

Renard s'est installé sous un hêtre, sur l'herbe fraîche; ce serait pour lui un merveilleux « hôtel », s'il y trouvait à manger. Sur le hêtre, il voit se percher le corbeau Tiécelin, qui venait de voler à une vieille femme un fromage.

Le fromage était mou : à grand coups de bec Tiécelin l'entame et se met à manger du plus jaune et du plus tendre. Devant les pieds de Renard une miette est tombée : il lève la tête et aperçoit Tiécelin, son vieux compère, qui tenait entre ses griffes le fromage. Familièrement, il l'appelle :

Digitized by Google

« Par Dieu! Que vois-je là! Est-ce bien vous, compère? Bénie soit l'âme de votre père, sire Rohard, qui si bien chantait. Maintes fois je l'ai entendu se vanter qu'il chantait mieux que corbeau en France, et vous-même, en votre enfance, vous en tiriez assez bien. Avez-vous perdu la voix? Chantez-moi donc une romance! »

Tiécelin, sensible à la flatterie, ouvre le bec, lâche quelques notes.

« C'est fort bien fait, dit Renard. Vous chantez mieux que jamais. Si vous vouliez, j'en suis sûr, vous pourriez monter d'une octave!

L'oiseau, qui se pique au jeu, recommence :

« Dieu, dit Renard, voilà vraiment que votre voix s'éclaircit. Si vous vous gardez de manger des noix, vous n'aurez pas votre pareil. Chantez donc une troisième fois! »

Tiécelin s'époumonne, et tandis qu'il

Digitized by Google

s'évertue, il lâche le fromage, qui tombe aux pieds de Renard. Le goinfre, quoique grillant de convoitise, s'abstient d'y toucher, car il préfèrerait encore la chair de Tiécelin. Il se lève cahin-caha, étendant la jambe droite et boitant.

« Ha! Dieu, dit-il, la triste vie que la mienne. Ce fromage empeste et son odeur me tuera. Ce n'est point un onguent pour les plaies; et quant à en goûter, non! Mon médecin me défend cette nourriture. Venez donc me débarrasser de cet objet, car l'autre jour j'eus la jambe prise en un piège et j'en souffre encore cruellement... Par Dieu, dit-il en le voyant hésiter, approchez-vous! Que craignez-vous d'un invalide? »

Le nigaud s'approche et peu s'en fallut que Renard ne le happât, si bien que quatre plumes lui restèrent entre les dents.

« Aïe, dit Tiécelin en s'éloignant, je

Digitized by Google

me suis mal gardé. Je ne me défiais pas assez de ce félon boiteux, que Dieu confonde! »

Renard commençait à s'excuser, mais Tiécelin, peu soucieux de ses discours, le laisse là.

« Garde ton fromage, dit-il, mais de mon avoir tu n'auras pas davantage. »

Renard se dédommagea en mangeant le fromage, auquel il ne trouva qu'un défaut, c'est qu'il n'était pas assez gros. Jamais, lui semble-t-il, il n'en a mangé un aussi bon. Et sa plaie ne s'en porte pas plus mal.

(Branche II, v. 901-1024; Méon 7249 ss.)

Digitized by Google

IV

Renart et Tibert.

(DEUXIÈME AVENTURE)

Renard, qui connaît maints bons tours, ayant grand faim, errait dans le sentier; et Tibert le chat, qui passait aussi par là, ne s'en aperçut que quand il se vit pris au piège. Renard le voit, et de gourmandise sa chair frémit : combien volontiers il le mangerait! Et volontiers aussi se vengerait-il de ce que Tibert l'a fait tomber dans le trébuchet. Mais de tout ceci, il ne fait pas semblant, et il lui montre belle mine.

Digitized by Google

« Tibert, dit-il, quel vent vous guide? »
Et Tibert aussitôt de s'enfuir.

« Vraiment, Tibert, dit Renard, ne fuyez pas, n'ayez nulle crainte! Arrêtez, parlez-moi! Souvenez-vous du pacte que nous avons fait. Que craignez-vous que je vous fasse? Ne croyez pas que je veuille manquer à la foi que je vous jurai. Si je suis venu en ce sentier, c'était dans l'espoir de vous trouver. »

Tibert se retourne; il s'arrête, et regardant Renard, aiguise ses ongles. A la façon dont il s'appareille, on comprend que si on l'attaque, il se défendra : mais Renard, qui a faim, n'a pas envie de batailler; son idée est autre.

« Tibert, fait-il, en ce siècle la gent est mauvaise! Au lieu de s'entr'aider, on s'évertue à se tromper les uns les autres. En personne je ne trouve bonne foi ni loyauté : je dis cela pour notre compère, ce vieux sermonneur d'Isengrin, et pour

4

beaucoup d'autres qui, voulant engeigner autrui, s'engeignèrent eux-mêmes. Voyant cela, je veux me garder de jamais trahir : car toujours le traître sera puni. L'autre hier, vous m'avez abandoné en grand péril, mais je suis sûr que vous l'avez regretté. Dites : n'avez-vous pas été fort marri, quand vous m'avez vu pris au piège et que le vilain a levé sur moi sa hache? Il croyait bien m'occire : mais il manqua son coup et j'ai encore sur moi ma peau! »

Tibert répond :

« J'en suis bien aise, en vérité.

— Je vous crois, dit Renard; et cependant, sire Tibert, je sais fort bien que c'est à dessein que vous m'avez fait tomber dans ce piège : mais que tout vous soit pardonné! »

Tibert, comme celui qui se sent coupable, s'excuse avec de douces paroles; de nouveau Renard lui engage sa foi, et Ti-

Digitized by Google

bert, de son côté, fait son serment; la chose est bien confirmée, mais durera peu; car jamais Renard ne tiendra sa foi, et Tibert lui-même trichera, s'il y voit son avantage.

Ensemble ils s'en vont dans le sentier, l'un et l'autre ayant grand faim. Par une chance admirable, ils ont trouvé, le long du chemin, une grande andouille qui était là tombée. Le premier, Renard l'a saisie :

« J'y ai droit! » s'écrie Tibert. Et Renard aussitôt :

« Comment donc! fait-il, qui veut vous enlever votre part? Ne vous ai-je pas promis ma foi? »

Mais cela ne rassure pas Tibert.

« Compagnon, dit-il, mangeons-la donc.

— Non pas, dit Renard; ici nous ne serions pas tranquilles. Emportons-la un peu plus loin. »

Il prend l'andouille aux dents par le

Digitized by Google

milieu, si bien que des deux côtés, elle pend. Tibert est tout déconforté, quand il voit que Renard l'emporte. Doucement il s'approche et dit :

« Vraiment, voilà qui va mal! Comment portez-vous cette andouille? Ne voyez-vous pas qu'elle se salit? Vous la traînez dans la poussière, et vous bavez sur elle, ce qui me fait lever le cœur. Moi je la porterais beaucoup mieux.

— Et comment? demande Renard.

— Donnez-la moi, vous le verrez. »

Renard se dit : « S'il est chargé, il sera moins apte à se défendre »; et sur cela, il lui laisse prendre l'andouille.

Tibert n'en est pas peu content! Il la prend dans sa bouche par l'un des bouts, puis la balançant, se la lance sur le dos.

« Compagnon, dit-il, vous voyez comment je la porte. Elle ne touche pas terre, et ma bouche ne la salit pas. Allons ainsi jusqu'à ce tertre, où je vois une

Digitized by Google

croix plantée : nous l'y mangerons, car de là-haut nous verrons venir de partout ceux qui voudraient nous en dépouiller. »

Ce disant, il court devant Renard, à toute allure, et seulement à la croix, s'arrête de courir.

« Ami! criait Renard, attendez-moi! »

Mais Tibert, qui sait monter comme il sait descendre, s'agrippe à la croix et vitement grimpe : sur l'un des bras il s'est accroupi. Renard comprend qu'il est moqué.

« Qu'est ceci? demande-t-il, pensif et dolent.

— Rien que de bien, répond Tibert. Montez, et nous mangerons.

— Point, dit Renard. Vous, descendez ou jetez-moi le morceau qui me revient.

— Que dites-vous, Renard? Etes-vous ivre? Ne savez-vous pas qu'une andouille est chose sainte, qui ne doit être mangée qu'en moutier ou sur une croix?

Digitized by Google

— Ne vous inquiétez pas, sire Tibert. Là-haut il n'y a pas place pour deux. Si vous ne voulez pas descendre, agissez en baron, partagez l'andouille et jetez-moi ma part. Je prends le péché sur moi.

— Je n'en ferai rien, dit Tibert. Vous êtes, compagnon, pire qu'un hérétique. Un saint objet ne doit pas être jeté. Voici donc ce que nous ferons : pour cette fois, prenez patience et je vous promets en don, sans partage, la première andouille que nous trouverons.

— Tibert, jetez-m'en au moins un peu!

— J'entends chose merveilleuse, dit Tibert. Ne pouvez-vous attendre que je vienne en personne vous en offrir une autre, qui sera toute vôtre? Vraiment vous n'êtes pas bon jeûneur. »

Il se tait et commence à manger l'andouille. Quand Renard voit qu'il la mange, ses yeux se sont brouillés d'eau.

« Renard, dit Tibert, vous pleurez vos

Digitized by Google

péchés, j'en suis content. Voyant votre repentir, Dieu adoucira votre pénitence.

— C'est bien, dit Renard; mais quand tu auras soif, il faudra bien que tu descendes.

— Vous ne savez donc pas combien Dieu m'aime? Près de moi il y a un trou plein d'eau de pluie, où je me désaltérerai sans peine.

— Toutefois, dit l'autre, tôt ou tard tu descendras. S'il le faut, j'attendrai ici sept ans.

— Compère, jurez-le donc sur cette croix : le serment sera plus ferme!

— Je jure, dit Renard, de t'assiéger jusqu'à ce que je t'aie.

— Vous seriez, dit Tibert, un vrai diable, si vous ne teniez pas un serment si solennel. Mais je pense à une chose, qui me fait prendre pitié de vous : vous allez donc jeûner pendant sept ans? Pourrez-vous vraiment y tenir? »

Digitized by Google

Tibert se tait, et mange. Renard tremble de faim et sue de colère. Et tandis qu'il souffre ce martyre, il entend un bruit qui l'inquiète : ce sont des chiens qui, ayant senti sa trace, aboient de loin contre lui. Le veneur s'arrête, il parle aux chiens.

« Qu'est-ce donc que j'entends? dit Renard, qui regarde vers la plaine.

— Ne vous effrayez pas, répond Tibert, de cette douce mélodie. C'est une compagnie qui vient vers nous en chantant messe et matines; ensuite ils chanteront pour les morts et viendront jusqu'à cette croix, qu'ils adoreront. Vous qui avez été prêtre, devez y être aussi. »

Mais Renard, qui sait que ce sont des chiens, s'apprête à partir.

« Que faites-vous, Renard? s'écrie Tibert. N'avez-vous pas juré de m'assiéger pendant sept ans? Et voilà qu'au premier jour vous fuyez! Si ce sont vraiment des

Digitized by Google

chiens, ne les craignez pas : ils sont mes amis, je donnerai pour vous mon gage et vous aurez trêve. »

Renard le laisse, va son chemin. Les chiens, qui l'ont aperçu, le poursuivent; mais il connaît le pays, et s'échappe sans morsure. Il fait serment qu'entre Tibert et lui jamais plus il n'y aura de paix.

Tibert le chat ne craint ni lui, ni la guerre qu'il lui peut faire. Il voit venir deux prêtres qui allaient ensemble au synode. L'un montait une jument grise, l'autre un palefroi, qui doucement allait l'amble. Le premier a aperçu Tibert :

« Compagnon, dit-il, arrêtons-nous, Quelle bête vois-je là?

— C'est un merveilleux chat putois, répond l'autre. De sa peau on pourrait faire un beau chaperon, qui, admirablement, garantirait du froid. C'est Dieu qui, sachant le besoin que j'en ai, nous a inspiré de passer par ce chemin! Pour

Digitized by Google

faire mieux encore... qu'en pensez-vous? je laisserais la queue : elle agrandirait le chaperon et me couvrirait le cou. Voyez comme elle est longue et touffue!

— C'est très bien, dit l'autre. Mais ai-je eu envers vous quelque tort qui m'oblige à en perdre la moitié?

— Non pas, messire Torgis! Cependant il vous faut me laisser cette fourrure entière, à cause du grand besoin que j'en ai.

— Laisser? fait messire Torgis. Et comment, par quel service avez-vous mérité que je vous la laisse?

— Vous êtes bien regardant, dit Rufrangier; du vôtre on n'aura jamais rien. Partageons, soit! Mais je ne sais comment nous nous y prendrons.

— Moi je le sais très bien, n'ayez crainte! Si vous tenez à votre chaperon, nous ferons estimer la peau, et vous me donnerez la moitié de sa valeur.

— Faisons mieux, dit Rufrangier. Je

Digitized by Google

veux le chat tout entier; nous irons ensemble au synode, ensemble nous mangerons, et quand il nous faudra payer l'écot, je paierai pour vous et pour moi.

— J'y consens, répond Torgis; et honte à qui s'en dédit!

— Topez là, messire, reprend Rufrangier; mais qui attrapera le chat?

— Celui qui le veut, dit messire Torgis. Moi je n'y prétends pas, donc je ne me mêle de rien. Ne comptez pas sur mon aide.

— Qu'à cela ne tienne », dit Rufrangier; et il s'approche de la croix, prêt à saisir Tibert. Mais son palefroi est trop petit; assis, il n'atteindra pas la bête; donc il lui faut monter sur la selle.

Quand Tibert le voit debout, de colère il se hérisse, il lui crache à la figure, puis il fait un saut, et de ses ongles lui égratigne la face. Le prêtre tombe en arrière,

Digitized by Google

s'abat sur le chemin et par deux fois se pâme.

Tibert a sauté sur les arçons, vides de leur maître.

Le cheval, effrayé, fuit par les champs, tant qu'il arrive à la maison du prêtre. Il s'en va droit à l'étable, et Tibert, qui connaît la maison, s'enfuit sans qu'on l'inquiète.

Cependant le prêtre, étendu à terre, appelle son compagnon :

« Bel ami, amenez-moi mon palefroi, ou dites-moi du moins où il est!

— Etes-vous blessé? demande Torgis.

— Blessé? dites que je suis mort! Ce n'était pas un chat, mais le Malin en personne, qui nous a assaillis! C'était le diable, n'en doutez pas! Nous sommes ensorcelés, avant la fin de cette année nous mourrons! Et de plus j'ai perdu mon palefroi. »

Il commence une kyrielle : son *Credo*,

Digitized by Google

Pater noster, *Miserere*, la litanie; et sire Torgis dit les répons. Avant de se remettre en route, ils regardent s'ils ne voient point Tibert, ou le cheval. Ne voyant ni l'un ni l'autre, ils se signent, et s'en vont chacun chez soi.

Voilà messire Rufrangier en fort mauvais point et le synode remis à des temps meilleurs.

(Branche XV, v. 1-512; Méon, 2103 ss.)

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIEME PARTIE

RENARD ET ISENGRIN
OU LA GUERRE ENTRE LES DEUX COMPÈRES

V

Isengrin moine.

Seigneurs, ceci advint au temps où l'été se termine, et où revient la saison d'hiver. Renard était en sa maison, mais le besoin l'en fit sortir, car la faim lui faisait rude guerre. Il s'est couché le long d'une haie; là il attendra qu'aventure lui vienne.

Or, voici des marchands qui venaient du côté de la mer, apportant du poisson. Ils avaient grand plenté de harengs frais; car toute la semaine le vent de bise avait

Digitized by Google

soufflé. Des poissons d'autre sorte, petits et gros, garnissaient bien leurs paniers; tant d'anguilles que de lamproies, la charrette était chargée.

Quand Renard la voit venir, vite, il va se coucher sur la route et fait le mort. Le rusé compère cligne des yeux, rechigne des dents, emprisonne son souffle : vîtes-vous jamais trahison semblable?

Les marchands, qui d'abord n'y prenaient pas garde, allaient marcher sur lui. Le premier qui le voit l'examine, puis appelle son compagnon :

« Est-ce là, demande-t-il, goupil ou chien?

— C'est le goupil! dit l'autre. Va, ne le laisse pas s'échapper, attrape-le! Il sera bien fin, s'il ne nous laisse pas sa fourrure! »

Sans crainte qu'il les morde, ils l'ont retourné, lui tâtent le dos, puis le ventre. L'un dit qu'il vaut bien trois sous.

Digitized by Google

« Dieu m'assiste! dit l'autre. Il en vaut quatre, à bon marché. Notre chargement n'est pas trop fort : jetons-le sur la charrette. Voyez comme il a la gorge blanche et nette! »

Ce disant, ils l'ont lancé sur le char et se sont remis en chemin. Tous deux ont grande joie et disent :

« Ce soir, à la maison, nous lui retournerons sa robe. »

De ces propos Renard se moque, sachant bien qu'il y a loin du dire au faire. Il s'est tapi à plat ventre parmi les paniers : de ses dents il en ouvre un, dans lequel se trouvait, sachez-le, une trentaine de harengs. Sans quérir sel ni sauge, il les a mangés; et je ne doute pas qu'il ne jette ailleurs son hameçon. A un autre panier il donne l'assaut. De son museau, il en a tiré trois brochettes d'anguilles. Renard le rusé passe son cou entre les ardillons, puis arrange les poissons sur

Digitized by Google

son dos, tant qu'il en est couvert. Il s'avance tout au bord de la charrette, s'élance, et d'un bond, le voilà sur le chemin, emportant son butin autour du cou.

« Dieu vous garde! crie-t-il aux marchands. Ces anguilles-ci sont à moi, celles qui restent sont pour vous! »

Quand les marchands l'entendent sauter, ils s'ébahissent et crient : « Au goupil! » mais lui ne les a pas attendus.

« Nous n'avons pas fait bonne garde, ce me semble, dit l'un d'eux.

— Las! dit l'autre, ce dommage nous advient par notre faute. Nous avons été fous de nous fier à Renard! »

C'est en vain qu'ils lui courent sus, car son cheval est bon. Il ne s'arrête que dans une vallée, d'où il s'en va, bien tranquille, vers son logis.

Là, sa maisnie [1] l'attendait en grand

(1) Maisonnée.

Digitized by Google

malaise. Renard entre, et sa femme, la courtoise Hermeline, accourt à sa rencontre. Les deux enfants, Malebranche et Percehaie, gambadent aux côtés de leur père, qui, joyeux et rassassié, s'en vient tout guilleret, avec son collier d'anguilles.

Avec soin il a fermé l'huis; et le voilà bien chez lui. Ses fils lui font grand accueil; ils lui nettoient les jambes, écorchent les anguilles, les coupent par tronçons, qu'ils enfilent le long d'une broche faite d'une baguette de coudrier. Le feu est vite allumé, car les bûches ne manquaient pas. Voilà les anguilles devant la braise, sur laquelle les renardeaux soufflent à l'envi.

Tandis qu'elles rôtissent, voici venir monseigneur Isengrin, qui, depuis le matin allait, errant de tous côtés, cherchant en vain pâture, épuisé par ce long jeûne. Et voilà que, passant près du castel de

Digitized by Google

Renard, il voit fumer la cheminée, d'où s'échappent d'alléchantes odeurs.

Isengrin commence à froncer le nez, à se lécher la moustache. Si on voulait bien lui ouvrir l'huis, il irait volontiers aider à la cuisine. Mais comment faire pour entrer? Il sait bien que par prière il n'obtiendra rien, car il connaît Renard. Il s'est accroupi sur une souche; à force d'avoir bâillé, la bouche lui fait mal.

Il va et vient, regarde, regarde encore...

« Sire compère, gémit-il enfin, ouvrez-vrez-moi! Je vous apporte de bonnes nouvelles qui vous feront plaisir. »

Renard l'entend, reconnaît sa voix, fait la sourde oreille.

Isengrin, de plus en plus affamé, s'impatiente et répète :

« Ouvrez donc, beau sire! »

Riant, Renard demande :

« Qui êtes-vous? »

Digitized by Google

Et lui répond :

« C'est moi.

— Qui, vous?

— Votre compère.

— Nous vous prenions pour un voleur.

— Non pas, certes! Ouvrez moi! »

Renard répond :

« Attendez du moins que les moines, qui sont à table, aient fini de manger.

— Comment donc? Avez-vous des moines ici?

— A vrai dire, non des moines, mais des chanoines de l'ordre de Tiron, dans lequel je suis entré, moi aussi.

— Est-ce bien vrai? demande le loup.

— Oui, par sainte Charité!

— Dites-moi maintenant : mange-t-on chez vous de la viande?

— De la viande? Plaisantez-vous?

— Et que mangent donc vos chanoines?

— Sans mentir, je vous le dirai : ils

Digitized by Google

mangent des fromages bien gras, et des poissons à gros cous. Saint Benoît nous ordonne de ne rien manger de plus mauvais.

— En vérité, dit Isengrin, je ne savais rien de tout cela. Mais hébergez-moi chez vous aujourd'hui, car vraiment je ne sais où aller.

— Vous héberger? fit Renard. N'y songez pas. S'il n'est moine ou ermite, nul ne peut entrer céans. Passez donc votre chemin. »

Isengrin comprend que, quoiqu'il fasse, il n'entrera pas. Cependant, il demande :

« Le poisson, est-ce bonne nourriture? Donnez-m'en un petit morceau, rien que pour le goûter. »

Renard a pris trois tronçons d'anguille; ils étaient si bien cuits qu'ils s'émiettaient. Il en mange un, et apporte les autres à celui qui attend.

Digitized by Google

« Compère, dit-il, avancez. Les bons moines, qui ont confiance qu'un jour vous aussi vous serez des leurs, vous envoient, par charité, une part de leur pitance.

— Je ne sais pas encore, dit Isengrin, ce que je serai : moine, peut-être; mais la pitance, beau doux maître, donnez-la moi, et vite! »

Renard la lui donne, il la prend, et s'en délivre sans tarder.

« Eh bien, dit Renard, que vous en semble? »

Le gourmand frémit, il meurt d'envie de manger davantage.

« Certes, fait-il, sire Renard, je vous dois un grand merci! Mais donnez-moi un autre morceau, cela m'engagera à entrer dans votre ordre.

— Par vos bottes, dit Renard, si vous vous faisiez moine, vous deviendriez mon

Digitized by Google

maître; car je sais bien qu'à la Pentecôte vous seriez nommé abbé ou prieur.

— Renard, ne vous moquez-vous pas?

— Nenni, beau sire! et je vous le dis, par saint Félix! il n'y aurait pas dans l'église de plus beau moine.

— Mais aurai-je assez de poisson pour être bien guéri de ce mal dont je suis exténué?

— Vous en aurez, répond Renard, tant que vous en pourrez manger; seulement il vous faudra raser votre barbe et vous faire tondre. »

Quand il entend parler de tondre, Isengrin commence à grogner.

— Qu'à cela ne tienne, compère, fait-il; puisqu'il faut raser, rasez tout de suite.

— Dès que l'eau sera chaude, répond Renard, vous aurez couronne belle et large. »

Or, ici, vous allez voir beau jeu! Renard a mis l'eau sur le feu, et la fait

Digitized by Google

bouillir. Puis il revient à Isengrin, lui fait passer la tête par un pertuis, et tendre le cou : et voilà que Renard lui a jeté sur la nuque l'eau bouillante! En cela il fait voir sa méchanceté. Isengrin se secoue, rechigne, fait laide grimace, et se retire à reculons.

« Je suis mort! s'écrie-t-il. Renard, ayez aujourd'hui male aventure! Vous m'avez fait la couronne trop large. »

Renard lui tire la langue d'un demi-pied hors de la gueule :

« Sire, fait-il, vous vous trompez : tous les moines l'ont aussi grande. Mais ce n'est pas tout : pendant cette première nuit, il vous faudra subir une épreuve : car notre saint ordre le veut ainsi.

— Je ferai volontiers tout ce que la règle exige, dit Isengrin, n'en doutez pas. »

Renard sort de son trou, lui fait jurer

Digitized by Google

qu'il ne lui tendra aucun piège et lui obéira en tous points.

(Branche III, v. 1-364; Méon, 749.)

VI

Isengrin pêcheur.

Les voilà tous deux en chemin, Renard devant, l'autre, tout gémissant, derrière, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un vivier. On était au temps de Noël, alors qu'on sale les jambons; le ciel était clair et plein d'étoiles, et le vivier si bien gelé qu'on eût pu danser dessus. Un vilain avait fait dans la glace un trou, près duquel il amenait ses bêtes pour les faire boire; et il avait laissé là un seau.

Digitized by Google

« Sire, dit Renard, approchez; ici sont les poissons; et voici l'engin qui sert à pêcher les anguilles et barbeaux, dont il y a ici grand plenté.

— Frère Renard, dit Isengrin, prenez-le et me l'attachez à la queue. Et serrez bien la corde! »

Renard le lui noue à la queue aussi solidement que possible.

« Frère, dit-il, il vous faut maintenant vous tenir tranquille, pour que les poissons viennent. »

Pour lui, il va se mettre dans un buisson, le museau entre les pattes, de façon à voir ce qui va se passer. Isengrin est sur la glace; le seau est dans le vivier, plein de glaçons; l'eau commence à geler tout autour. Voilà la queue prise, scellée dans la glace. Quand le jour se lève, Isengrin essaie de tirer le seau à lui; mais c'est en vain. Il s'inquiète et appelle Renard. Celui-ci lève la tête, ouvre les yeux :

Digitized by Google

« Frère, dit-il, cessez la pêche; allons-nous-en; nous avons pris assez de poissons.

— Renard, s'écrie Isengrin, il y en a trop! J'en ai tant pris que je ne sais plus que faire. »

Renard commence à rire et dit :

« Celui qui tout convoite perd tout. » [1].

La nuit est passée, voici le soleil du matin; tous les chemins sont blancs de neige.

Messire Constant des Granges, riche vavasseur qui habite près de l'étang, est déjà levé, ainsi que sa maisnie, qui est en liesse. Il a pris un cor, il hèle ses chiens, fait seller son cheval, appelle ses gens. Renard fuit, jusqu'à ce qu'il soit bien fiché dans sa tannière. Isengrin, pris au piège s'efforce et tire : peu s'en faut

(1) Proverbe.

Digitized by Google

que sa peau ne se rompe! S'il veut sortir de là, il lui faut y laisser la queue.

Arrive un garçon qui trottait, tenant deux chiens en laisse. Il voit Isengrin, accroupi sur la glace, la tête pelée. Il crie :

« Ah! Ah! Au loup! à l'aide! »

Quand les veneurs l'entendent, ils sortent de la maison avec les chiens; et voilà Isengrin fort mal à l'aise, d'autant que sire Constant, sur son cheval, arrivait à toute allure en criant :

« Laisse aller, laisse aller les chiens! »

Les veneurs découplent les brachets qui courent au loup. Isengrin se hérisse, tandis que les veneurs excitent les chiens; lui les mord, se défend vaillamment; bien à contre-cœur, car il aimerait mieux la paix!

Sire Constant tire son épée, s'approche de lui, veut le frapper; mais il le manque et tombe en arrière, tellement que la

Digitized by Google

nuque lui saigne. Il se relève avec peine, veut frapper de nouveau sur la tête, mais l'épée est descendue vers la queue, et l'a coupée au ras des fesses. Isengrin fait un saut, et, mordant les chiens, s'enfuit : mais la queue est restée en gage, ce dont il lui pèse fort! Pour un peu, son cœur crèverait de chagrin. Les chiens le talonnent et le mordent; mais, enfin las, ils le laissent.

Isengrin ne s'attarde pas; il s'en va, fuyant vers le bois, jurant que de sa vie il n'aimera Renard, et que de lui il se vengera.

Branche III, v. 374-510; Méon, 1127 ss.)

Digitized by Google

VII

Renard chez son compère.

Un jour, Renard s'en venait au travers d'un bois. Sans s'arrêter, il vient à une haie, au bout de laquelle était une fosse assez creuse; et là il eut une aventure dont il lui advint grand ennui; car c'est alors que prit naissance, par péché et diablerie, la noise qu'il eut avec Isengrin le connétable. Voyant une fente dans le rocher, il s'approche, se glisse par le trou, descend, et soudain se trouve dans le terrier d'Isengrin, son compère. Il y avait là quatre louveteaux; et madame Hersent, la louve, accouchée depuis peu, les couvait et les

Digitized by Google

nourrissait, donnant à chacun sa bouchée. Eblouie par la clarté qui s'échappait de l'huis, elle lève la tête pour voir ce qui est entré. Renard, qui était mince, se cachait, blotti derrière la porte : mais Hersent le reconnut à son poil roux. Rassurée, elle fait belle mine et dit tout en riant :

« Que faites-vous là, Renard? Etes-vous venu nous épier? »

Et lui reste tout déconfit, car il sait qu'Isengrin ne l'aime guère. De son petit doigt, Hersent lui fait un signe amical :

« Renard, Renard, vous avez donc bien peur de me rencontrer? Ne me parlez pas d'un compère qui à sa commère ne fait pas visite. »

Bon gré mal gré, Renard doit répondre.

« Dame, fait-il, Dieu me confonde si c'est par haine que j'ai manqué à mon devoir; volontiers je fusse venu à vos rele-

Digitized by Google

vailles. Mais quand je viens par ces sentiers, sire Isengrin ne cesse de m'épier, tant il me déteste. En cela il a grand tort, car je veux être maudit si j'ai rien fait dont il me doive garder rancune. Il dit que je vous aime d'amour; il répand cette histoire dans tout le pays, parmi les gens. Mais dites si jamais je vous ai requise de folie! Je ne le ferai certes pas, car telle parole est vilaine. »

Quand la dame entend la nouvelle, de fureur elle sursaute.

« Comment, dit-elle, sire Renard, c'est ainsi qu'on parle? Certes, on me méconnaît : mais tel croit venger sa honte, qui souvent cherche son méchef [1]. Jamais je n'ai pensé à vilenie : mais puisqu'on le dit et qu'on le croit, je veux qu'à l'avenir vous soyez mon ami. Accolez-moi, baisez-moi : vous voyez qu'il n'y a ici personne qui puisse nous dénoncer. »

(1) Proverbe.

Digitized by Google

Renard, tout joyeux, s'avance et la presse tendrement dans ses bras; puis, craignant le retour d'Isengrin, il songe à partir. Mais auparavant, il va vers les louveteaux, les fait choir de leur litière, mange leur pitance, les souille de ses ordures, enfin les bat, en leur donnant les surnoms les plus injurieux. On voit bien qu'il ne craint personne, et il sait qu'Hersent ne le trahira pas.

Il part enfin, laissant les louveteaux tout en pleurs. Hersent les apaise et les cajole :

« Enfants, dit-elle, ne soyez pas assez sots pour dire à votre père que Renard est entré céans.

— Comment, diable! répondent-ils. Nierons-nous que vous avez reçu Renard le roux, que nous haïssons jusqu'à la mort? S'il plaît à Dieu, nous serons vengés des vilenies qu'il nous a faites! »

Renard, du dehors, les entend grogner

Digitized by Google

et se courroucer contre leur mère. Bien vite il se sauve, le cou baissé.

Bientôt sire Isengrin revient vers sa maisnie. Il a tant couru et pourchassé, s'inquiétant peu du sort qu'il fait à autrui, qu'il revient chargé de victuailles.

Aussitôt, ses fils ont crié vers lui, disant que Renard les a battus, honnis, et appelés bâtards, sans parler d'autres injures à son adresse.

Isengrin, enflammé de colère, hurle et brait comme un diable :

« Hersent, dit-il, je me vois bien malmené! Votre cœur est trop changeant, si, à moi qui vous ai toujours bien protégée et repue, vous préférez Renard, ce roux, ce puant, ce vil glouton! »

Hersent comprend qu'il lui en cuira, si bien vite elle ne le convainc de son innocence.

« Sire, fait-elle, je vous vois courroucé, et c'est à tort : je suis prête à me discul-

Digitized by Google

per et consens, si je suis reconnue coupable, à être pendue ou brûlée. Je jure au surplus que je suis prête, en toute chose, à faire votre volonté. »

(Branche II, v. 1026-1203; Méon, 337 ss.)

Elle en dit tant qu'Isengrin finit par se calmer. Mais il lui fait jurer que, désormais, partout où elle trouvera Renard, elle poursuivra sa perte. A Renard de bien se garder s'il est sage !

Or il advint précisément que, quelques jours après, les deux époux rencontrèrent leur ennemi. Dès qu'il les reconnaît, celui-ci fuit en toute hâte et se met à l'abri dans son terrier. Hersent, qui le suivait de près, veut l'y forcer et se lance impétueusement dans l'étroite ouverture. Mais trop épaisse, elle y reste prise et ne peut ni avancer ni reculer. Renard, sorti par un autre trou et, la voyant sans défense, bondit sur elle et la serre de très près. Isengrin, qui arrive sur les entrefaites, voit le couple dans une posture qui ravive ses soupçons. Renard pousse le cy-

Digitized by Google

nisme jusqu'à le narguer, prétend qu'il n'était venu que pour aider sa commère dans l'embarras et rentre dans son repaire. En s'aidant du museau et des pattes, Isengrin réussit à élargir le trou et délivre Hersent en la tirant par la queue, qu'il manque lui arracher.

Après une explication assez orageuse, Hersent lui conseille de porter une plainte en forme et de citer Renard devant la cour de Noble le Lion. Isengrin, comprenant qu'il ne viendra à bout de son astucieux ennemi ni par la force ni par la ruse, accepte cette proposition. Mais, avant que la cour se réunît, il lui advint encore une mésaventure.

VII

Isengrin dans le puits.

Renard est entré dans une abbaye de moines blancs; il y croque deux poules, ce qui lui donne grand soif. Heureusement, il trouve un puits.

Digitized by Google

Renard a trouvé le puits, qui était large et profond, et il ne pouvait atteindre à l'eau. Seigneurs, écoutez merveilles : au-dessus de l'eau, deux seaux se balançaient, ainsi agencés que quand l'un va, l'autre vient. Renart se met à regarder et, au fond du puits, il voit son ombre. Il crut que c'était sa femme Hermeline, la tant aimée :

« Chère femme, dit-il tout dolent, que fais-tu là? »

Sa voix aussitôt lui revient; il dresse l'oreille, appelle une autre fois, et la voix de revenir de même. Il a sauté dans l'un des seaux et, sans qu'il s'en doute, le voilà descendu.

Le voilà mal loti; ce sont les diables sans doute qui l'on attiré dans ce piège. Il s'accoude à une pierre, souhaitant la mort, ne prisant pas deux boutons toute sa sagesse. Il a souvent le poil mouillé. Le voilà bien placé pour pêcher!

Digitized by Google

Isengrin passant par là, s'est arrêté, lui aussi, à l'ouverture du puits.

Il se met à regarder au fond et voit son ombre; mais il voit aussi Renard, et il croit que c'est sa femme Hersent qui s'est hébergée là avec lui. Cela, messeigneurs, sachez-le, ne lui plut guère.

« Me voici, pense-t-il, fort mal en point. Ce traître, ce larron, me honnit de ma femme, sa commère, qu'il a emmenée avec lui. Puis il se met à hurler de toute sa force :

« Est-ce bien toi, paillarde prouvée? Voilà donc que je te surprends avec Renard! »

Une seconde fois il appelle, et toujours sa voix lui revient. Longtemps Renard se tint coi et le laissa hurler. Enfin, il murmure :

« Qui est là qui m'appelle, ici où je tiens mon école?

— Et toi, qui es-tu? dit Isengrin.

Digitized by Google

« Je suis votre bon voisin, jadis votre compère, que vous aimiez comme un frère. Maintenant, je suis feu Renard, autrefois si rusé.

— Serais-tu donc mort, pour ma consolation? dit Isengrin. Et depuis quand?

— Depuis quelques jours, hélas! Il n'y a pas de quoi s'émerveiller : ainsi mourront tous ceux qui sont en vie : il leur faudra passer par là le jour où il plaira à Dieu. Mais le Seigneur, qui m'a tiré de ce martyre, prend soin de mon âme. Et vous, beau compère loup, je vous prie de renoncer à ce courroux que vous eûtes contre moi.

— Soit, j'y consens et vous pardonne tous vos torts, ici et devant Dieu. Et je suis dolent de votre mort.

— Dolent? dit Renard. Et moi j'en suis charmé.

— Charmé, beau compère? Et pourquoi?

Digitized by Google

— Si mon pauvre corps gît en bière, auprès d'Hermeline, mon âme est en paradis, assise aux pieds de Jésus. Compère, j'ai maintenant tout ce que je veux : ici, en ce paradis terrestre, sont pâturages, bois et prairies, peuplés de mille bêtes, brebis, chèvres, bœufs, vaches, moutons... »

Isengrin jure par saint Silvestre qu'il voudrait bien être là.

« Compère, dit Renard, n'y pensez point, vous n'y pouvez entrer : ce paradis n'est pas pour vous. Vous avez commis mainte tricherie; puis vous avez eu sur votre femme de mauvaises pensées, à cause de moi, qui suis innocent, j'en atteste Dieu et tout son pouvoir!

— Je vous crois, dit Isengrin, et encore une fois, je vous pardonne, à condition que vous me fassiez entrer.

— Allons, soit, dit-il en lui montrant du doigt le seau. Voici le seau par où

Digitized by Google

descendent les élus. Mais nul n'y peut entrer s'il n'a confessé ses péchés. L'as-tu fait?

— Oui, certes, et très saintement, à la chèvre et à un vieux lièvre... Allons, faisons vite!

— Pas encore! Il vous faut maintenant prier Dieu et lui quérir dévotement rémission. »

Isengrin, en toute hâte, tourne la queue vers l'orient, la tête vers l'occident et se met à hurler et braire vigoureusement.

« C'est fait, dit-il.

— Hé bien, dit Renard, rendons grâces à Dieu. Ne vois-tu pas déjà ces merveilles, à la lumière des cierges qui brûlent devant moi? »

Isengrin avait déjà bondi dans le seau, qui dévale. En chemin, les deux compères se rencontrent.

« Compère, où donc t'en vas-tu?

— Ne me faites point si grise mine.

Digitized by Google

Telle est la coutume du pays. Quand l'un va, l'autre vient. Mois je vais en paradis, et toi, c'est en enfer que tu descends, en compagnie des diables. »

(Branche IV, v. 149-362; Méon, 6605 ss.)

Au matin, les gens du couvent viennent puiser de l'eau et aperçoivent Isengrin dans le seau. Tous les moines s'arment de leur mieux et accourent. Isengrin s'en tire, mais non sans avoir été roué de coups.

Digitized by Google

TROISIEME PARTIE

LE CHATIMENT DU COUPABLE

IX

Le Jugement de Renard.

Les voici au palais, où se tient la cour de justice. Là se trouvent des animaux grands et petits, faibles et forts, tous soumis au roi. Celui-ci est assis sur un trône, comme il sied à un souverain; se tenant autour de lui, sa maisnie l'entoure telle une couronne; et nul n'est assez osé pour faire noise.

Sire Isengrin, suivi de sa mie, prend la parole, tandis que les autres font silence. Soupirant, il dit :

Digitized by Google

« Roi, justice va de mal en pis; vérité est traitée de fable; on ne peut se fier à nulle parole. Par ban royal vous avez défendu d'enfreindre ou de briser mariage, mais Renard ne vous estime pas assez pour obéir à votre loi. Renard est celui qui sème le mal, qui ne respecte ni mariage ni parenté : il est plus mauvais qu'on ne peut dire! Ne croyez pas que je parle par malice; rien de ce que j'affirme n'est mensonge : voici Hersent qui en témoignera.

— Oui, sire, dit-elle, il dit vrai. Depuis l'heure où je fus pucelle, Renard m'a poursuivie; et moi je l'ai toujours fui, et n'ai jamais consenti à ce dont il me priait. Depuis que j'ai pris mon seigneur, il me presse davantage encore; mais je ne l'ai jamais écouté. »

Quand elle a parlé, Isengrin reprend :

« Vraiment, sire, que vous en semble? J'en appelle à vous, pour que vous me

Digitized by Google

fassiez droit, par devant tous vos barons. Et je me plains aussi de ce que Renard est venu dans ma maison, a maltraité, battu, injurié mes louveteaux. Toujours il a cherché ma honte! Faites un jugement, sire, afin que j'obtienne réparation, et que cette discorde prenne fin. Et que le châtiment du coupable serve d'exemple. »

Quand Isengrin a fini sa plainte, le roi lève la tête et commence à sourire :

« Hersent, dit-il, répondez. Vous vous plaignez que Renard vous aime; mais vous, l'avez-vous jamais aimé?

— Jamais, sire.

— Alors, si vous n'étiez point sa mie, pourquoi fûtes-vous assez folle pour aller, seule, le trouver dans sa maison?

— Pardon, sire! Je n'ai point fait cela : parlez-en mieux! Au reste, mon mari, votre connétable, était avec moi. »

Cependant le roi souffrait malaisément

Digitized by Google

que quelqu'un, à sa cour, fût malmené pour affaires de cœur, et bien volontiers il eût apaisé la querelle que soulevait Isengrin.

(Branche V[a], v. 299-432;
Méon, 8262 ss.)

Songeant qu'il s'agit d'une atteinte à la foi conjugale, Noble renverrait volontiers l'affaire devant un tribunal d'église. Il consulte sur ce point le chameau Musard, légat du pape, que de graves affaires de politique viennent précisément d'amener à sa cour. Mais ce savant légiste, qui est Lombard, comme l'atteste son effroyable charabia, est nettement d'avis que c'est le roi qui doit assurer bonne et prompte justice sur ses terres, ainsi que le fit Jules César.

Noble, qui a décidément un faible pour Renard et s'obstine à croire que, s'il est coupable, Hersent est complice, refuse de prendre une si grave responsabilité et s'en remet à l'avis de ses barons. Les animaux, grands et petits, au nombre de plus d'un millier, sortent du pavillon royal pour délibérer.

Digitized by Google

La délibération est longue, et le récit qui en est fait est une amusante satire des lenteurs et des lâchetés dont souffre la justice, surtout quand l'accusé est puissant ou redoutable : sous prétexte de respecter les formes, la plupart des juges se montrent surtout soucieux de tirer leur épingle du jeu. C'est le cerf Brichemer qui, en sa qualité de sénéchal, parle le premier : selon lui, le témoignage d'Hersent, femme du plaignant, n'est pas recevable : un tel témoin est trop facile à suborner. « Cela serait vrai, réplique Brun, qu'une vieille rancune aiguillonne, si Isengrin était connu pour déloyal ou traître; mais il est honnête homme et, de plus, connétable. — Prenez garde, réplique le sanglier, le sage Baucent, on ne peut juger les gens d'après leur renommée; chacun ici-bas se tient pour prud'homme et se donne comme tel. » Le daim Plateau ramène la discussion sur le terrain des faits : quoiqu'il en soit de l'une des plaintes d'Isengrin, l'autre est fondée : il est du moins certain que Renard a commis dans sa tanière des dégâts : il est donc tenu à réparation. Là-dessus Brun éclate et dit, fort longuement, tout ce qu'il a sur le cœur :

« C'est pure vérité, s'écrie-t-il. Honni

Digitized by Google

soit qui laissera Renard déshonorer un prud'homme, et lui ravir son bien, sans en être puni : il aurait donc bourse trouvée? (1) Ce serait folie que le roi ne vengeât pas son baron, que Renard honnit et malmène! Mais le chat, comme on dit, sait bien quelle moustache il lèche (2). Selon moi, notre sire ne se fait pas honneur, quand, comme il vient de faire, il s'en va, tout ricanant et rabrouant Isengrin à propos de ce flatteur, de ce misérable. Par Dieu, je vous prie, permettez que je vous fasse un court récit de la façon dont me traita moi-même ce traître, ce félon qu'est Renard.

Il avait découvert, près d'un bois, une

(1) Locution proverbiale.

(2) Proverbe dont le sens est que le chat, animal rusé, ne se hasarde à lécher la barbe que de ceux dont il a éprouvé la patience. Brun veut dire que Renard, connaissant le caractère de Noble, est sûr de l'impunité.

Digitized by Google

riche maison, nouvellement construite; là demeurait un vilain qui avait quantité de coqs et de gelines. Renard s'y prit de telle sorte qu'il lui en mangea plus de trente. Alors le vilain guetta, et bientôt dans le bois il n'y eut plus un sentier où ne fût un piège, un trébuchet ou un lacs tendu. Quand Renard le sut, il n'osa plus aller ni venir. Et ce diable incarné se dit que moi j'étais grand et gros, et bien visible, au lieu que lui-même est petit et menu : que ce fût en bois ou en plaine, si nous étions ensemble, c'est sur moi qu'on mettrait la main tandis que lui s'échapperait.

Il savait que j'aime le miel plus que toute chose au monde. Il vint donc me trouver et me dit :

« Ah! messire Brun, quel beau pot de miel je connais!

— Et où est-il?

— Chez Constant des Noues.

Digitized by Google

— Est-ce que je pourrais y mettre la patte?

— Oui, certes, car je connais les lieux.»

Par une porte ouverte, nous entrâmes; près d'une grange, dans un verger, il fallut nous étendre jusqu'à la nuit, parmi les choux. La nuit venue, nous devions briser le pot et manger le miel; mais le glouton ne se put tenir : quand il vit les gelines au poulailler, il commença à bâiller de convoitise. Il saute sur l'une, toutes crient; les vilains, qui étaient dedans donnent l'alarme; tout le monde accourt, criant : « Au renard! » Lui, qui connaissait les alentours, sut bien s'échapper, en attirant sur moi toute la troupe.

« Comment, lui dis-je, sire Renard, allez-vous donc me laisser là?

« Qui pourra mieux faire, beau sire Brun, que mieux il fasse : à présent c'est l'heure de courir, car besoin fait vieille

Digitized by Google

trotter (1). Si vous avez un bon cheval et des éperons tranchants, allez-y de bon cœur; les vilains veulent vous saler : entendez-vous quel bruit ils font! Mais ne vous effrayez pas; si votre pelisse est trop lourde, on vous en débarrassera sans retard. Quant à moi, je cours à la cuisine, j'y porte cette poule et vous l'accommoderai. Dites-moi seulement à quelle sauce je dois la faire. »

Le traître prend son élan, et me laisse dans la presse. La noise augmente, les mâtins m'assaillent. Qui m'eût vu alors me tourner vers eux, les attaquer, les mordre ou les déconfire, eût dit que jamais bête ne fit de chiens tel dégât. Ainsi je me défendais, quand je vis tout autour de moi tomber, dru comme grêle, les fléchettes barbelées, et les vilains accourir. Je les attendis : dès que je fis ma

(1) Proverbe.

Digitized by Google

pointe, il n'y en eut pas de si hardi qui ne prît la fuite. Je suivis l'un d'eux, le jetai à terre, l'écrasant sous mes pieds. Un autre fuyait, portant une lourde massue; celui que je tenais crie et hurle; l'autre se retourne, lève à deux poings la massue, et m'en donne un tel coup sur l'oreille que, bon gré mal gré, il me faut choir : quand je me sentis navré, je lui laissai son compagnon. Je me relève, ils crient, les chiens se rallient contre moi, m'attaquent, me déchirent. Les vilains, à leur tour, me blessent de leurs épieux, me lancent flèches et pierres, les mâtins aboient; quand j'en atteignais un, je savais bien le faire geindre! Mais j'étais durement navré, et je commençai à reculer vers le bois. Fuyant et me défendant, je me mis enfin en lieu sûr. Vous voyez où me conduisit Renard le roux, lorsqu'il attaqua la geline. Je ne le dis pas pour porter plainte, mais pour vous donner un

Digitized by Google

exemple de ce qu'il sait faire. Avant-hier Tiécelin, le corbeau, se plaignit d'avoir été plumé par une trahison pareille. Quant à Tibert le chat, Renard voulut le faire prendre au piège et il faillit y laisser sa peau. Envers la mésange sa commère, il agit en larron, lorsqu'il voulut la saisir dans un baiser, comme fit Judas qui trahit Dieu. Il faut en finir, c'est grand péché de l'avoir si longtemps supporté. »

L'ours a parlé longuement. Le sanglier, au contraire, dit peu de paroles :

« Ce procès, messire Brun, ne peut se terminer en un moment. Qui jugerait avant d'avoir entendu les deux parties serait peu sage : Rome n'a pas été faite en un jour.

— N'est-il pas insensé, dit l'ours, d'en tenir pour Renard? Il s'est tiré déjà de mainte affaire, et, si on veut vous en croire, vous et lui, il se tirera de celle-ci encore.

Digitized by Google

— Beau maître, dit le singe Cointereau, tout courroucé, parlez clairement et dites-nous ce que, à votre avis, il faudrait faire?

— Par saint Richier! Si je devais être cru, je dirais : Qu'attendons-nous encore? Bonne justice veut que Renard soit pris dès maintenant, qu'on lui lie mains et pieds, et que sans tant de prologues, il soit jeté en chartre. Si son méfait n'est pas amendé, c'est que justice est morte!

— A tout pécheur miséricorde! dit le sanglier. Quelquefois de grande guerre vient grand accord. Le loup n'est pas si gros qu'on le dit; grande pluie peut venir de petit vent [1]. Renard n'est encore convaincu de rien; vous avez dit ce qu'il vous plaisait et perdu là belle occasion de vous taire. »

(Branche V[a], v. 590-854;
Méon, 8257 ss.)

(1) Série de proverbes.

Digitized by Google

C'est le sénéchal Brichemer qui, comme il est juste, résume et conclut. « Isengrin ne pouvant produire de témoin recevable, la preuve est impossible à faire. Il n'y a donc pas lieu à jugement. Mais il est souhaitable que la paix soit établie entre les deux barons. Renard attestera par serment son innocence [1] comme il l'a offert, et un arbitre règlera les conditions de la réconciliation. Remettons-nous-en de ce soin à Roonel, le chien de Frobert de la Fontaine; c'est un homme juste et sage, et, quand il a agi, il n'est personne qui ne l'approuve. »

L'assemblée adopte unanimement ces conclusions et on va les soumettre au roi.

---

(1) C'est ce qu'on appelait, en terme de droit, un « escondit ».

Digitized by Google

X

L'escondit de Renard et la trahison de Roonel.

C'est Brichemer qui doit parler. Il commence son discours, en bon rhétoricien qu'il est :

« Sire, fait-il, nous cherchons à faire le jugement selon l'usage du pays, et nous avons trouvé un moyen. Je vous dirai quel il est, si vous m'y autorisez. »

Le lion tourne vers lui sa face, lui fait signe qu'il lui donne la parole, et Brichemer s'incline.

« Seigneurs, dit-il, vous allez m'entendre. Si je me trompe, reprenez-moi. Nous avons reçu la plainte d'Isengrin, et notre

Digitized by Google

avis est qu'il faut lui faire justice... Mais il faudrait pour cela qu'il trouvât un tiers, qui, à jour nommé, témoignerait pour lui; car nous fûmes d'accord sur ceci qu'on ne peut ni lui faire droit ni lui donner tort, d'après ce que dit sa femme. Brun et Baucent discutèrent fort sur ce point : mais les autres s'en tinrent à mon avis. Nous cherchâmes ensuite un moyen d'amener Isengrin à tenir Renard quitte : pour cela, nous proposons de les faire comparaître dimanche de bonne heure, devant un arbitre, qui sera Roonel le mâtin; et que la paix soit là, de par Dieu! »

Le lion répond en riant :

« Par les reliques de Bethléem! Qui me donnerait mille livres me ferait moins plaisir que vous, qui me déchargez de cette affaire! Je ne veux plus m'en mêler : que la paix se fasse donc dimanche après la messe, devant Roonel, le bon mâtin. De notre part, Grimbert le blaireau ira

Digitized by Google

semondre[1] Renard; et que personne n'aille à l'encontre de ce que dira Roonel. »

A ces mots, jeunes et vieux se sont tus, et chacun s'en va chez soi, sauf Grimbert, qui va porter son message. A Maupertuis, son repaire, il trouve Renard et lui conte la chose. Renard dit qu'il ne demande rien de mieux et qu'il s'accordera au jugement de la cour.

Grimbert s'en va, Renard reste. A lui maintenant de se conduire plus sagement que ce n'est sa coutume. Mais il s'inquiète peu qu'on le haïsse, et ne se soucie guère de la façon dont son affaire tournera.

Isengrin, au contraire, ne perd pas la sienne de vue : il vient droit à Roonel, qui, tout à son aise, était couché sur la paille, devant la maison de son maître.

Doucement, Isengrin lui parle :

« Roonel, écoutez-moi. Je viens vous

(1) Convoquer.

Digitized by Google

demander conseil. Vous savez qu'entre Renard et moi il y a guerre, car il m'a offensé gravement. J'ai fait ma plainte; le jugement doit être rendu dimanche après la messe; Renard a été convoqué, et il doit prouver, ou du moins affirmer sous serment son innocence : tout est donc bien réglé, il ne reste qu'à se procurer des reliques; et de cela je suis en peine (1).

— Ne vous inquiétez pas, dit Roonel; des reliques de saints et saintes, vous en trouverez assez. Ecoutez ce conseil que je vous donne. Je m'installerai dans un fossé, hors de la ville, et vous direz que je suis à l'article de la mort, à cause d'un

(1) Roonel, qui avait été, d'un commun accord, choisi comme arbitre, va nous apparaître tout-à-coup, étant censé mort, dans le singulier rôle de reliquaire, et aucun des personnages ne s'étonne de cette anomalie. Il y a là une véritable négligence de composition que ne se serait certainement pas permise un auteur de roman courtois, mais qui ne choquait personne dans une œuvre comme celle-ci.

Digitized by Google

os qui m'est resté dans le gosier. Je serai là, étendu tout de mon long, le cou plié, la langue pendante, les dents serrées. Votre assemblée étant faite, vous direz que vous tenez Renard quitte, s'il veut jurer sur ma dent qu'il n'a manqué en rien à votre femme. S'il approche assez de mon museau pour que je puisse le saisir du poing, il pourra dire que jamais il ne vit saint qui si bien morde. Si au contraire il refuse d'approcher du reliquaire, il ne pourra pas s'échapper, quoi qu'il fasse, car j'aurai mis aux aguets plus de quarante mâtins, des plus rudes et intraitables. Il sera donc bien habile si, par reliques ou par chiens, je ne l'attrape pas. Dieu vous garde, pensez de bien faire! »

Isengrin ne se fie à aucun messager; il va lui-même convier ses amis, tant au bois qu'en plaine; il n'oublie ni chevelu ni chauve. Brichemer le sénéchal est

Digitized by Google

venu, et sire Brun n'y a pas manqué; Baucent le sanglier arrive, Musart le chameau accourt. De son côté, le lion avait mandé le léopard; le tigre et la panthère y vinrent aussi. Isengrin les a tous à sa volonté; il a réuni toute sa gent. Tous lui jurent de ne pas l'abandonner avant qu'il ait reçut satisfaction. Ce fut le putois, qui avait nom Fouinet, qui porta le gonfanon. Avec lui marchait Tibert le chat, qui hait Renard. Mais il y en avait d'autres qui tenaient pour celui-ci : Grimbert le blaireau, qui est son cousin germain, ne pouvait pas lui manquer, non plus que Rousselet, l'agile écureuil, qui ne va pas courant, mais trottant. De son côté, se tenaient aussi Courte la taupe, et sire Pelé, le rat, le bien nommé; et dame More, la marmotte, et le loir, et la martre, et le furet, prêt à aider Renard si besoin est (1).

(1) Il y a ici une amusante parodie d'un lieu commun épique : dans diverses chansons de

Digitized by Google

Tous descendent vers la ville, où le plaid (1) doit être tenu. Isengrin est déjà sur la place. Lui et Renard ont rangé leurs troupes : Isengrin est vers la plaine, Renard vers la montagne.

Roonel, le cou ployé, la langue pendante, fait si bien la bête morte qu'il ne remue ni pied ni tête. Il est dans le fossé, et les aguets établis dans un verger voisin; là il y eut, tant lices que mâtins, une centaine de ses amis, bien choisis, qui ne détestent rien tant que Renard.

Brichemer, devant qui s'incline toute la troupe, et qui avait été chargé de ce faire, se lève et dit :

« Renard, approchez, et faites le serment, selon que les barons ont ordonné.

geste, quand deux ennemis vont se mesurer en champ clos, il n'est pas rare que l'un d'eux, traîtreusement, dispose dans un bois voisin un « aguet » destiné à corriger les chances du combat si elles tournent contre lui.

(1) Assemblée de justice.

Digitized by Google

Sur la dent de saint Roonel, vous jurerez que vous n'êtes en rien coupable envers Isengrin. »

A ces mots Renard s'avance, et semble s'apprêter à faire le serment. Mais il ne manqua jamais d'astuce. Il voit se soulever le flanc de Roonel, il le voit reprendre haleine, et comprend qu'il est en vie. Bien vite il recule.

« Que faites-vous, Renard? demande Brichemer. Mettez donc la main droite sur la dent de Roonel.

— Sire, répond Renard, il me faut vous obéir; mais je vois ici une chose que peut-être vous ne voyez pas. Permettez-moi de vous la faire connaître. »

Sire Grimbert, le blaireau, lui aussi, s'est aperçu de la trahison.

« Ecoutez-moi, dit-il à Brichemer; sire Renard ne doit pas être pressé comme il l'est; il n'est pas séant qu'un tel baron ait sur le dos toute cette foule; faites éloi-

Digitized by Google

gner votre mesnie, afin qu'il puisse approcher du reliquaire, et faire son serment.

— Soit! », répond Brichemer; et il fait reculer ses gens. Alors Renard, qui ne veut pas s'attarder, au lieu de s'avancer vers les reliques, leur tourne le dos et s'enfuit, tête levée.

Ses ennemis poussent de grands cris : les chiens qui étaient aux aguets lui courent sus. Le premier de tous était Roonel lui-même; puis venait Espillart, le chien de Robert le Riche; puis, au grand galop, Harpin, Morant, Heurtevilain, Rechigné, Passelièvre et Passe-avant, et Trottemenu, et bien d'autres; puis viennent les lices Fauve et Bleuette, Maurette, Malignouse et Malparlière, et Genterose et Primevère, qui sont au prêtre [1].

(1) Nous abrégeons cette énumération, qui ne contient pas moins de quatre-vingt noms; l'auteur oublie que « l'aguet » devait être formé de quarante mâtins seulement.

Digitized by Google

Le châtiment du coupable

Isengrin excite les chiens de la voix, et Renard fuit : il ne doit en avoir nul blâme, car besoin fait vieille trotter.

Le voilà en grand péril de mort. Quatre mâtins le serrent de près, le houspillent et tirent tant de poils de sa pelisse qu'en plus de treize lieux on lui voit la peau. Mais il a si bien couru, que le voilà enfin dans Maupertuis.

Branche V a, 886-1272 ; Méon, 8866 ss.

En somme, l'affaire restait en suspens. Mais Isengrin n'avait pas renoncé à se faire rendre justice et Brun gardait sur le cœur ses anciens griefs. Quant à Renard, peu rassuré, il se dérobait à ses devoirs féodaux et ne paraissait plus à la cour.

Digitized by Google

XI

L'ambassade de Brun.

L'hiver était passé, la rose et l'aubépine étaient en fleur, et l'Ascension était proche, lorsque Noble le lion assembla ses sujets pour tenir sa cour. Aucune bête ne fut assez hardie pour manquer à son appel, sauf Renard, Renard le larron, que tous accusent devant le roi. Isengrin, qui ne l'aime guère, parle le premier :

« Beau gentil sire, dit-il, faites-moi droit! Renard devait me rendre raison des torts qu'il nous fit, à moi, à ma femme et à mes enfants; pour cela on avait pris jour. Mais, mis en présence des saintes reliques, au lieu de jurer, il se déroba et

Digitized by Google

rentra dans sa tanière, ce dont j'ai grand courroux! »

L'ayant entendu le roi répondit :

« Isengrin, croyez-m'en, laissez tout cela! Que gagnerez-vous à rafraîchir votre honte? Il y a aujourd'hui bien des rois et des comtes qui pourraient proférer les mêmes plaintes. Mais de ce petit dommage il ne sied pas de faire tant de bruit. De ces sortes de choses, le mieux est de se taire.

— Beau gentil sire, dit Brun l'ours, vous pourriez mieux parler. Isengrin n'est ni mort ni prisonnier, et s'il ne se faisait scrupule d'enfreindre les trêves, il serait bien en état, comme il est en humeur, de se venger lui-même. Vous êtes prince de cette terre; vous devez mettre la paix entre vos barons. Faites derechef mander Renard; moi-même, si vous le voulez, j'irai à Maupertuis et me fais fort

Digitized by Google

de vous l'amener. Je lui apprendrai, moi, ses devoirs envers la Cour! »

(Branche I, v. 11-78; Méon, 9659 ss.)

Suit une discussion, plus confuse encore que celle qui a mis aux prises dans l'épisode IX, ces « barons » si formalistes. Il en résulte du moins que, si beaucoup sont persuadés de la culpabilité de Renard, personne ne se sent capable d'en apporter la preuve. Noble finit par proposer de s'en remettre au jugement de Dieu. Hersent l'accepte, en clamant bien haut qu'elle est innocente. Mais Isengrin, qui n'en est pas très convaincu, reste aussi penaud que perplexe :

Isengrin entend le roi, il est tout déconfit, mais ne sait que faire, ni à quel saint se vouer. Entre deux escabeaux, il s'assied par terre, la queue entre les jambes. Tout allait fort bien pour Renard, si, par la volonté de Dieu, ne fût advenu ce que je vais vous dire. Tout à

Digitized by Google

coup, on vit déboucher, pendant la messe, un long cortège. C'étaient sire Chantecler, et Pinte qui pond les gros œufs, et Noire, et Blanche et la Roussette qui amènent un char couvert d'un rideau.

Dedans, gisait une geline qu'on amenait dans sa bière. Renard l'avait tellement malmenée et prise aux dents qu'il lui avait cassé une cuisse et arraché une aile. La première, Pinte a parlé :

« Gentilles bêtes, s'écrie-t-elle, chiens, loups et vous tous qui êtes ici, conseillez la malheureuse que je suis! Mort, prends-moi, puisque Renard ne veut plus me laisser la vie! Du côté de mon père j'avais cinq frères, que ce larron m'a tous mangés; de par ma mère, j'avais cinq sœurs, tant pucelles que jeunes épousées; Gombert du Frêne les menait paître, qui les pressait de pondre. Pour leur malheur, il les engraissa! Des cinq il n'en restait

Digitized by Google

qu'une, les autres avaient passé par la gueule du maudit; et voici la dernière qui gît dans ce cercueil! Ah! douce sœur, amie chère, que vous étiez tendre, que vous étiez grasse! Sans vous, que fera en ce monde votre sœur qui ne vous verra plus? »

Pinte, à ces mots, tombe pâmée sur le pavé et les autres avec elle; pour les secourir, loups et chiens se lèvent de leurs escabeaux et leur jettent de l'eau à la figure. Cependant, Chantecler s'est agenouillé devant le roi, et de ses larmes lui mouille les pieds. Noble, le voyant en cet état, est ému de pitié. Il jette un profond soupir, et lève la tête, plein de courroux : il n'y eut bête si hardie, ours ou sanglier, qui ne frémît à cette vue. De peur, Couart le lièvre eut les fièvres pendant deux jours!

De rage, le roi dresse sa queue, et il s'agite de telle sorte que toute la maison

Digitized by Google

en retentit. Puis il parle de cette façon :

« Dame Pinte, sur l'âme de mon père, votre chagrin me pèse, et je veux l'amender. Je convoquerai Renard, et vous verrez de vos yeux, vous entendrez de vos oreilles que grande vengeance en sera faite: De l'homicide et du dommage, je ferai justice! »

Quand Isengrin entend le roi, bien vite il se dresse en pied : « Sire, fait-il, ceci est bien, et partout vous serez loué, si vous vengez dame Pinte et dame Copette, que Renard a mise en tel état. Je ne le dis pas par haine, mais par amour de la geline qu'il a tuée.

— Amis, dit l'empereur, il m'a mis grand deuil au cœur, et ce n'est pas le premier. A vous tous je me plains de son orgueil, de la honte qu'il m'a faite , et de la paix qu'il a enfreinte. Allez donc, Brun, beau doux frère; allez, et dites à

Digitized by Google

Renard que je l'attends depuis trois jours entiers. »

Brun, l'ours, se met en marche aussitôt. Et tandis qu'il s'en va, il advint une chose qui fait empirer le mauvais cas de Renard. Messire Couard, qui, comme, on le sait, avait pris les fièvres, s'en alla dormir sur le tombeau de dame Copette, et tout à coup, par la grâce de Dieu, elles le quittèrent et onques ne reparurent.

Quand Isengrin entendit raconter la chose, il se souvint qu'il avait mal à l'oreille : Roonel, son conseiller, lui persuada de s'étendre sur la tombe, et tout aussitôt il fut guéri : du moins il le dit, et tous l'en crurent, car Roonel se porta garant du fait.

Cependant, Brun l'ours est arrivé à Maupertuis; il aperçoit Renard, qui, bien à son aise, ayant mangé deux belles cuisses de poulet, se reposait au fond de sa tanière. Brun l'ours est une trop

Digitized by Google

grosse bête pour y pouvoir entrer. Du dehors il l'appelle :

— Renard, fait-il, venez me parler! Je suis messager du roi; sortez de chez vous, et vous saurez pourquoi il vous mande. »

A la lourdeur de ses pas, Renard a reconnu Brun, et se demande comment il pourra l'engeigner.

« Beau doux ami, fait-il, on vous a donné bien du mal en vous faisant descendre jusqu'ici! J'allais partir pour la cour; mais auparavant, il me fallait manger; car, comme vous le savez, sire Brun, à la cour on dit au riche : « Lavez-vous les mains! » et le plus noble est fort honoré de lui retrousser les manches. Puis on lui sert un bon rôti et d'autres mets, autant qu'il en veut. Le pauvre homme, au contraire, ne s'assied ni au feu ni à table, et doit manger sur ses genoux, et se contenter des os que lui jettent les valets, tandis que les chiens rôdent autour

Digitized by Google

de lui, lui arrachant le pain des doigts. Donc, avant midi, j'avais préparé mon lard et mes pois, et j'en avais déjeûné, ainsi que d'un beau rayon de miel nouveau.

— *Nomini Dominum Christum*, dit l'ours, ce miel, que vous avez en abondance, est la chose du monde qui réconforte le mieux mon pauvre ventre. Menez-moi, beau très doux sire, où on le trouve. »

Le malheureux ne s'aperçoit pas que, parlant ainsi, il donne dans le panneau.

« Brun, dit le rusé compère, si je savais pouvoir me fier à vous, je vous en ferais manger, de ce bon miel frais; il y en a assez dans le bois de Lanfroi le forestier. Mais à quoi bon? Si je prends de la peine pour vous être agréable, vous, vous ne songez qu'à me nuire.

— Que dites-vous là, sire Renard? Vous défiez-vous de moi? Ce ne pourrait être

Digitized by Google

que par une tentation de démon. Mais rassurez-vous : l'hommage que j'ai fait à Noble le lion m'interdit d'user à votre égard de trahison.

— Il ne me faut pas d'autre assurance, dit Renard; j'ai pleine confiance en votre loyauté. »

Et aussitôt, ils se mettent en route. Les voici au bois de Lanfroi le forestier. Celui-ci, qui avait commencé de fendre un gros chêne, avait mis au cœur de l'arbre deux coins, pour le tenir ouvert.

« Brun, beau doux ami, dit Renard, voici le miel, dans le creux de l'arbre. C'est le moment de manger; après, nous irons boire. »

Aussitôt Brun met le museau et les pieds de devant dans le chêne fendu.

« Tu n'y es pas encore tout à fait, dit Renard. Enfonce bien ton museau et régale-toi tout à ton aise. »

Tout en parlant il empoigne les coins

Digitized by Google

et avec peine les enlève : les coins ôtés, la tête et les pieds de Brun sont enfermés dans le chêne. Renard — puisse-t-il n'avoir jamais confession, car jamais il ne fit œuvre pie! — se met à le railler.

« Ah! beau compère, disait-il, je savais bien que vous aviez juré de ne pas me laisser goûter au miel. Si j'étais malade et que vous fussiez chargé de me soigner, c'est de poires pourries que vous me nourririez! Aussi, si la chose était à refaire... »

Sur ces entrefaites, arrive Lanfroi le forestier; il voit Brun attaché au chêne qu'il devait fendre.

« Harou, harou! fait-il, à l'ours! Nous le tenons, à l'aide! »

Alors vous eussiez vu vilains accourir et fourmiller de toutes parts; qui porte tinel (1), qui porte hache, qui fléau, qui

(1) Grosse perche.

Digitized by Google

bâton d'épine. Brun les entend, et frémit. Il pense qu'il lui vaut mieux perdre le museau que d'attendre Lanfroi et sa hache : il tire, à se rompre les veines : il a perdu du cuir de la tête une telle quantité, qu'il n'en resterait de quoi faire une bourse. De ses pieds et de partout son sang dégoutte; jamais on ne vit bête aussi laide! Enfin, il s'en tire, le pauvre fils à l'ourse : le voilà fuyant par le bois, et les vilains le poursuivent et le huent. Le prêtre de la paroisse, qui venait d'épandre son fumier, tenait encore la fourche; il lui en donne un grand coup parmi les reins; l'un frappe d'une corne de bœuf, d'autres de leur tinel, et s'il en échappe, c'est à grand peine.

Malheur à Renard si Brun peut l'atteindre! Mais il s'est déjà renfermé dans Maupertuis, sa forteresse, où il ne craint rien. Quand Brun passe à côté, il le gabe :

Digitized by Google

« Brun, fait-il, êtes-vous satisfait de ce miel que vous avez mangé sans moi? En quel ordre êtes-vous donc entré, coiffé que vous êtes de ce rouge chaperon? »

Tout occupé de fuir, l'ours était trop mal en point pour répondre.

Il arrive enfin au lieu où le roi tient sa cour. Pâmé, il s'abat sur le pavement, le visage dégouttant de sang, n'apportant qu'une oreille.

« Brun, dit le roi, qui t'a ainsi éclopé et si rudement arraché ton chapeau? »

Brun a perdu tant de sang qu'il a peine à parler :

« Sire, dit-il enfin, c'est Renard qui m'a mis dans l'état où vous me voyez. »

(Branche I, v. 266-720; Méon, 9957 ss.)

Le roi, outré de colère, jure de venger Brun. Mais il faut d'abord que Renard comparaisse. Cette fois, c'est Tibert le chat qui, à contre-cœur, se charge de porter la sommation. Mais, tenté par l'appât de souris bien

Digitized by Google

grasses, il est pris au piège, s'échappe à grand peine, non moins éclopé que Brun.

Pour éviter le retour de pareils accidents, on enverra à Renard un de ses cousins, le blaireau Grimbert, qui, ayant toujours pris ses intérêts, a des chances d'être mieux reçu. Grimbert accepte, mais à condition qu'il sera muni de lettres dûment revêtues du sceau royal.

XII

L'ambassade de Grimbert.

Après un long voyage, il arrive devant Maupertuis, dont il franchit, non sans peur, les multiples enceintes. Contrairement à son attente, Renard lui fait le meilleur accueil, lui présente deux coussins moelleux et l'invite à sa table.

Je tiens Grimbert pour un homme

sage de ce qu'il ne fit point son message avant d'avoir bien mangé. Quand le dîner fut fini :

« Sire Renard, dit Grimbert, savez-vous ce que le roi vous mande, ou plutôt vous commande? Qu'en son palais vous veniez vous justifier. Mais vos torts sont évidents, et — je ne vous le cacherai pas — tout cela finira mal pour vous et votre lignée. Tenez, brisez ce sceau, et voyez ce que dit la lettre. »

Renard l'entend, tremble et frémit. Avec crainte il brise la cire et lit ce qui suit :

« Messire Noble le lion, sire et roi des bêtes de tous pays, souhaite et prédit à Renard honte et méchef, si demain il ne se présente à sa cour pour y être jugé devant sa gent. Qu'il n'apporte ni argent ni or, mais seulement la corde pour être pendu. »

Digitized by Google

Le châtiment du coupable

Quand Renard entend cette nouvelle, le cœur lui bat, son visage noircit.

« Hélas! dit-il, Grimbert, conseillez-moi! Il me pèse d'avoir tant vécu, en pensant que je serai pendu demain. Que ne suis-je moine à Cluny ou à Clairvaux! Mais je connais tant de mauvais moines que tôt ou tard je serais forcé d'en sortir: peut-être vaut-il mieux n'y pas entrer.

— Ne pensez pas à cela, dit Grimbert. Songez que vous êtes en péril de mort; il faut vous confesser, à moi, puisqu'il n'y a pas de prêtre plus près.

— Sire Grimbert, dit Renard, ce conseil est bon; car si je fais ma confession avant d'être pressé par la mort, cela ne peut me faire aucun mal; et si je meurs, je serai sauvé. Donc écoutez-moi :

Renard, au cours d'une cynique confession, avoue tous les méfaits qui lui sont reprochés, et bon nombre d'autres encore.

Digitized by Google

Quoiqu'il semble se délecter encore à leur souvenir, il prétend que son repentir est sincère, et il implore l'absolution.

« Renard, Renard, dit Grimbert, si Dieu vous tire de ce mauvais pas, gardez-vous bien de retomber dans le péché!

— Puissé-je, dit Renard, ne jamais voir le jour où je ferais chose qui déplaise à Dieu. »

Moitié roman, moitié latin, Grimbert l'absout.

Renard va embrasser sa femme et ses fils; il leur recommande de faire bonne garde et de défendre contre tous son bon château.

Voilà les barons partis : ils franchissent rivières, landes et plaines, tant et si bien qu'ils se sont égarés. Les voilà en rude souci! Ils se trouvent alors non loin d'une ferme de nonnes, abondamment pourvue de tous les biens de la terre, œufs, lait, fromages :

Digitized by Google

« Or çà, dit Renard, dirigeons-nous à travers cette haie, du côté de cette cour où il y a des gelines; je reconnais maintenant le chemin que nous avions perdu.

— Renard, Renard, dit Grimbert, Dieu sait ce qui vous fait parler ainsi! Maudit goinfre, puant hérétique, ne vous souvient-il pas que vous vous êtes confessé, et que vous avez crié merci?

— C'est vrai, je n'y pensais plus, fait Renard.

— Renard, Renard, parjure et traître. Ta goinfrerie te perdra. Quoi! te voilà en aventure de mort, et, ta confession faite, tu veux retomber dans ton péché! Folle créature, maudite soit l'heure où tu naquis.

— Vous parlez bien, beau frère; continuons donc notre chemin. »

Renard n'ose pas dire autrement, à cause des reproches de son cousin, mais tout en trottant, il continue à guigner de

Digitized by Google

l'œil du côté des gelines, triste et marri de s'en éloigner.

Les deux barons s'en vont ensemble; la mule de Grimbert va l'amble; mais le cheval de Renard trébuche à chaque pas. Renard redoute tellement son seigneur que son cœur bat; jamais il n'a éprouvé pareille crainte. Enfin, à force de marcher par montagnes et plaines, ils arrivent au vallon où se tient la cour du roi.

(Branche I, v. 971-1200; Méon, 10693 ss.)

XIII

Renard croisé.

Là sont quantité de bêtes, ennemies de Renard : Brun à la tête sanglante, Isengrin qui aiguise ses crocs, Tibert le chat

Digitized by Google

qui réfléchit. Cependant Renard ne fait pas figure de poltron :

« Roi, dit-il, je vous salue, comme celui de vos barons qui vous a le mieux servi. Il n'y a pas trois jours que je quittai cette assemblée, lavé de tout reproche, me croyant en paix avec vous. Mais les beaux parleurs, mes ennemis, ont tant fait qu'ils ont faussé le jugement que vous aviez rendu. Tout va de mal en pis, sire, quand un roi délaisse ses meilleurs barons, et croit les coquins, ce qui est mettre la queue devant la tête! Je voudrais bien savoir de quoi se plaignent Brun et Tibert. Si Brun a mangé le miel de Lanfroi, et si Lanfroi l'a malmené, que ne se vengeait-il? Il a pour cela grandes mains et grands pieds, pourvus de griffes acérées. Si Tibert le chat, quand il mangea les souris, fut pris au piège, grands dieux! est-ce ma faute? D'Isengrin je ne sais que dire : quand il dit que j'ai aimé sa femme, il n'a pas tort; mais nul ne dit

Digitized by Google

qu'elle s'en plaigne. S'il est jaloux, est-ce une raison pour qu'on me pende? Non, sire, Dieu m'en défendra. La grande loyauté dont j'ai toujours fait preuve envers vous m'a gardé la vie. Me voici vieux, — voyez ma gorge chenue! — les forces m'abandonnent et je ne veux plus que la paix. Puisque messire m'a convoqué, je suis venu et me voici en son pouvoir; mais s'il me fait pendre sans jugement, ce sera une piètre vengeance, dont il sera longtemps parlé par le monde.

— Renard, Renard, dit l'empereur, traître juré, maudit sois-tu, et maudit ton père et maudite ta mère, de ce que le jour où elle te mit au monde, elle n'avorta pas. Tu parles fort bien, mais cela te servira peu; ni ta hardiesse, ni ta renardie ne te sauveront. Ton dernier jour est venu.

— Sire, a dit Grimbert, nous nous inclinons devant vous et vous supplions de

Digitized by Google

ne pas fausser le droit. Renard est venu avec sauf conduit : si quelqu'un l'accuse, vous devez l'autoriser à se justifier, librement et publiquement. »

Mais Grimbert n'avait pas fini de parler que déjà l'on voyait se dresser en pied Isengrin, ainsi que sire Belin le mouton, et Tibert le chat, et Roonel, et don Tiécelin le corbeau, et Chantecler et dame Pinte, Espinart le hérisson, et le paon Petitpas. Frobert le grillon s'avance en criant plus haut que les autres, ainsi que Rochas l'écureuil et Couart le lièvre, tous poussant mainte clameur.

Voilà vraiment Renard en mauvais point.

Le roi parle haut, de façon que tous l'entendent :

« Seigneurs, fait-il, dites-moi quelle justice vous me conseillez de faire de ce larron ?

— Sire, répondent les barons, Renard est reconnu traître et félon. Nul ne sau-

Digitized by Google

rait vous blâmer si vous le faites pendre haut et court.

— Vous dites bien, s'écrie le roi; qu'il en soit donc ainsi! »

Sur un rocher, au sommet d'une montagne, il a fait dresser les fourches. Voilà Renard en grand péril! Le singe lui fait la grimace et lui donne un soufflet; l'un le tire, l'autre le pousse; Couart le lièvre lui lance une pierre, de loin, car il n'eût pas osé l'approcher. Renard, en le regardant, a branlé la tête, et voilà Couart si éperdu, qu'on ne le vit plus : il s'était fourré dans une haie, pensant que de là il verrait ce qui se prépare : mais c'est en vain qu'il se met à l'abri, car dans son trou, il aura peur de lui-même.

Voilà Renard pris et lié. Echapper! il n'y faut pas songer, à moins qu'il ne s'avise, une fois de plus, de quelque subtil engin.

Quand enfin il est auprès des fourches : « Beau gentil sire, gémit-il, laissez-moi

Digitized by Google

parler encore un instant! Je suis chargé, je le reconnais, de péchés et de crimes. Au nom de Dieu, laissez-moi faire pénitence : je veux, implorant la grâce de Dieu, prendre la croix pour aller outre mer. Si je meurs là-bas, mon âme sera sauvée; laissez-moi venir à repentance! »

Ce disant, il tombe aux pieds du roi; et le roi se sent ému de pitié. De l'autre côté, Grimbert crie merci pour Renard.

« Sire, dit-il, pensez combien Renard est vaillant et adroit : il peut, en un besoin, faire bon service. S'il revient, vous n'aurez pas de meilleur sergent.

— A Dieu ne plaise, dit le roi. S'il revenait, il serait pire, car la coutume est telle : qui bons y vont, mauvais en reviennent. S'il se tire du péril présent, il fera comme les autres.

— Sire, qu'il se sente au moins, avant de partir, en paix avec vous.

— Soit, dit le roi; mais à condition qu'on ne le revoie plus. »

Digitized by Google

Quand Renard l'entend, il a grande joie. Quoiqu'il puisse arriver, voici la croix sur son épaule droite; on lui apporte l'écharpe et le bourdon. Mais ses ennemis sont peu rassurés : qui l'a tiré, qui l'a poussé se dit qu'il le paiera cher.

Voilà donc Renard pélerin; il a l'écharpe au cou, en main le bourdon de frêne. Quand il part, nul ne le salue, sauf dame Fière, l'épouse du roi, courtoise et belle personne :

« Sire Renard, dit-elle doucement, priez pour nous, qui prierons pour vous.

— Dame, répond-il, grâces vous soient rendues : heureux celui pour qui vous daignez prier! Si encore vous me donniez cet anneau que vous portez, mon chemin en serait meilleur. »

La reine lui tend l'anneau, Renard le prend et le met à son doigt, et prend congé [1]. Il frappe des éperons, s'en va

(1) Il y a ici sans doute une allusion à des récits

Digitized by Google

au grand trot. Il s'approche, en passant, de la haie où s'est caché Couart le lièvre. Il a faim comme jamais il n'a eu; de jeûner, la tête lui fait mal. Le voilà qui entre dans la haie; Couart le voit, et s'effraie fort. De peur il s'est dressé; il a salué Renard :

« Je suis heureux, dit-il, de vous voir frais et dispos; je suis fâché des misères qu'on vous a faites en ce jour.

— Puisque mon ennui vous chagrine, répond Renard, Dieu permettra que je prenne sur vous quelque compensation. »

Couart, qui comprend très bien ces paroles, n'est pas rassuré; il essaie de fuir, mais Renard le saisit au frein :

« Corbleu! sire Couard, vous resterez là; votre bon cheval ne vous sauvera pas. »

Et de son bourdon, il lui assène un grand coup.

perdus où dame Fière elle-même se laissait courtiser par Renard.

Digitized by Google

La cour du roi était encore assemblée dans le val profond. Renard monte sur la plus haute roche, tenant Couard qu'il houspille et emporte la tête en bas; il espère bien en tirer bientôt un bon plat pour ses enfants : que Dieu le sauve!

Renard regarde à ses pieds, voit le roi et la reine, et les barons. Il arrache de son épaule la croix, et à haute voix s'écrie :

« Sire, reprenez votre drap! Dieu confonde l'imbécile qui m'encombra de cette fripe, et de l'écharpe, et du bourdon! »

Ce disant, il les lance sur leurs têtes. A voix très haute, il parle au roi :

« Sire, écoute! De par moi, qui suis bon pélerin, Conradin te salue. Les païens ont de toi une telle frayeur que déjà je les vois tous en fuite. »

Mais tandis qu'il lance ses gabs, Couard s'est détaché et remis en selle; en deux bonds il a rejoint l'assemblée; mais il est blessé, car le bourdon lui est entré

Digitized by Google

dans les côtes, il a les pieds et les mains écorchées. Il s'élance aux pieds du roi, lui raconte la diablerie.

« Dieu, fait le roi, me voilà encore dupé par ce Renard qui, vraiment, ne me craint guère! Seigneurs, saisissez-le! Par le sang de Dieu, s'il vous échappe, vous êtes tous morts! Et j'accorde franchise à tout le lignage de qui le prendra! »

Il fit beau voir alors courir tous les barons, Sire Isengrin, Belin le mouton, Brun l'ours, Pelé le rat, Chantecler et dame Pinte, et Roonel le mâtin, et Tibert le chat, et Petitprofit le furet, et sire Baucent, le sanglier aux dents aiguës. C'est Tardif le limaçon qui porte l'enseigne et les conduit.

Renard regarde en arrière et les voit venir, la bannière flottant au vent. Tous le menacent et jurent que ni fossés, ni taillis, ni tanière ne le garderont d'être pris, livré au roi et pendu. Renard, l'écume à la bouche, s'enfuit. Tous le

Digitized by Google

pourchassent : l'un lui déchire sa pelisse, dont les flocons s'envolent, l'autre lui pique les reins; peu s'en faut qu'il ne tombe sous leurs griffes.

Cependant il a tant fait qu'il est arrivé à Maupertuis, son fort châtel où il ne craint rien. A présent peu lui chaut de leurs menaces : le haïsse qui voudra!

Sa femme vient à sa rencontre, ainsi que ses trois fils, Malebranche et Percehaie, et le troisième qui a nom Rovel, le plus beau des trois. Ils étanchent le sang qui coule des plaies, lui apportent un flacon de vin blanc, le font asseoir sur un coussin. Un bon dîner est préparé; mais Renard était si las qu'il ne mangea d'une geline que les blancs et le croupion.

La dame le fit baigner et ventouser, et le soigna si bien qu'il retrouva sa belle santé de jadis.

(Branche I, v. 1201-1620; Méon, 10935 ss.)

Digitized by Google

XIV

Les obsèques de Renard.

Dans les premières années du XIIIe siècle, un conteur inconnu s'avisa qu'il était temps de donner à toutes ces aventures une conclusion. Il le fit toutefois de façon à laisser la porte ouverte à de nouveaux récits, qui, au reste ne manquèrent pas.

Ce morceau, où se déploie la verve la plus folle et la plus cynique, avait beaucoup amusé les contemporains. On faisait peindre dans les salles des châteaux la « procession Renard ».

Ici apparaît pour la première fois cette hardie apothéose de la « male beste » non seulement impunie, mais triomphante, thème qui sera abondamment développé dans divers poèmes de la fin du siècle (*Le Couronnement de Renard*, *Renard le Nouvel*, etc...), poèmes nettement satiriques et

Digitized by Google

frondeurs, dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

Un beau jour, Renard reparaît à la cour de Noble, où on semble avoir oublié tous ses méfaits. Isengrin lui-même ne lui tient pas rigueur et engage amicalement avec lui une partie d'échecs. Renard, ayant perdu son dernier avoir, risque comme dernier enjeu un de ses membres et perd encore. Isengrin le mutile sans pitié. Le voilà en grand péril de mort et c'est en vain que Fière lui prodigue les soins les plus tendrement dévoués. Il se confesse à Bernard et énumère, sans aucune contrition, ses nombreux péchés, même et surtout ceux qu'il avait tant de fois niés, et jure même, s'il en revient, d'y retomber avec allégresse. Enfin il se pâme et on le croit mort.

Dame Fière s'abandonne à la douleur. Noble fait mander la femme et les trois fils de Renard, ainsi que son fidèle cousin Grimbert. Tous mènent si grand deuil qu'on n'entendrait pas Dieu tonner. Noble joint ses regrets à ceux de la famille et se lamente sur la perte de son baron. Solennellement, le corps est porté dans la grande salle. Dame Fière y fait allumer plus de cierges qu'il n'y

Digitized by Google

en eut jamais à la veillée funéraire d'un comte ou d'un roi. On se met à chanter les vigiles et on voit se presser à la cérémonie tout le personnel qui a paru dans les précédentes branches.

Roonel, qui fut sage homme, chanta la première leçon, en faisant chère fort marrie; le répons fut dit par le limaçon Tardif et ils chantèrent ensemble le verset, l'un en gros, l'autre en fausset. La seconde leçon fut dite par Brichemer, le répons et le verset chantés par Tibert le chat et Frobert le grillon, posément et sans hâte!... [1] Les vigiles terminées, tous allèrent se dévêtir, puis on revint veiller le corps, éclairé par un luminaire dont resplendissait toute la maison.

Cette nuit-là, ils menèrent grande joie, comme jamais ils n'avaient fait et jamais ils ne devaient faire. On se mit à jouer

(1) L'auteur ne nous fait grâce ni d'une leçon (il y en a neuf), ni d'un chantre.

Digitized by Google

aux « plantées » (1). Le premier, joyeusement, Isengrin leva le pied et Tibert y frappa si doucement qu'il le fit tomber à la renverse; puis il alla se rasseoir, tandis que Primaut la pie poussait un cri perçant... Brichemer s'assit à son tour et tendit le pied; Bruyant le taureau frappa de toutes ses forces, mais en vain; Brichemer ne broncha pas, mais il pâlit et jura que jamais il ne lui pardonnerait ce coup-là.

Nous voyons se distinguer par leur force ou leur endurance, le grillon Frobert, le limaçon Tardif, qui avait ôté sa chape, le paon Petitpas, et bien d'autres. On se réconforte par des rasades de vin et de cervoise et le petit jour seul met fin aux divertissements. On sonne alors les cloches et on porte le corps au moutier, devant l'autel de dame Copette, où les miracles n'avaient jamais

(1) La *plantée* est un coup donné sur la plante des pieds comme une *jouée*, une *colée*, un coup donné sur la joue et le cou.

Digitized by Google

chômé. Bernard, un peu avant l'évangile, prononce un long panégyrique du défunt, où il magnifie tous ses vices, Brichemer lit l'épître; puis le roussin Ferrand chante l'*Evangile sequentia, secundum le gorpil Renard* et l'Evangile, comme l'épître, ramènent le récit enthousiaste des hauts faits du héros. Après la messe, chantée par Bernard, le roi règle l'ordre de la pompe funèbre.

Il appelle Brun et lui dit :

« Beau doux sire, vous irez creuser la fosse sous ce pin, et vous, Chantecler, prenez l'encensoir. La bière du noble baron sera portée par vous et sire Belin, tandis qu'Isengrin portera la croix. Chacun s'emploiera de son mieux : la chèvre jouera du tambour et Ferrand, tel est mon bon plaisir, harpera une mélodie galloise. Les cierges seront portés par Couard, Tibert et Hubert. Les souris sonneront les cloches, le singe fera la moue et Bernard déposera la bière dans la fosse. »

Digitized by Google

Chacun, sans retard, fait ce que le roi avait ordonné. Le corps est apporté, sous une étoffe verte, mais la tête reste découverte. Brichemer et Belin le prennent, l'un par la tête, l'autre par les pieds, et le déposent bien doucement dans la fosse que, de sa grosse patte, Brun a creusée. Bernard l'asperge d'eau bénite, pour en écarter tout maléfice.

Mais quand Brun se met à y jeter les premières pelletées de terre, voici que tout à coup Renard ouvre les yeux, s'émerveillant et s'effrayant de se voir ainsi sous terre. Il ne referme pas les yeux, certes, car ce n'en était ni le temps ni la saison, mais il met cœur et corps à se tirer de là. A pieds joints, il bondit hors du trou et, au passage, saisit entre ses dents Chantecler, qui tenait encore l'encensoir, et il va se tapir dans un fourré.

« Misérable, dit Chantecler, c'est grande

Digitized by Google

vilenie d'agir ainsi. Crie leur plutôt que pour le tort qu'on t'a fait, tu emportes un gage. Dis-leur que c'est pour les narguer que tu m'emportes et que tu les défies de courir aussi vite que toi! »

Mais Renard, se souvenant que Chantecler l'avait déjà engeigné ainsi, fait la sourde oreille.

« N'entends-tu pas leurs huées? dit encore Chantecler. Dis-leur qu'ils retournent à la cour, où tu vas les rejoindre. Mais tu n'en feras rien et tu m'emporteras en ton manoir où ta femme, si elle est en gésine, trouvera en mon corps un mets fort délicat. »

(Branche XVII, v. 586-1147;
Méon, 29256 ss.)

Ce ne sont pas les discours insinuants de Chantecler qui font lâcher prise à Renard, mais un solide « gaignon [1] », que lance à ses trousses un vilain. La retraite lui est cou-

(1) Chien de garde.

Digitized by Google

pée par les « royaux », ayant à leur tête Tardif. Il lâche Chantecler en le priant de ne pas lui en vouloir et se rend; solidement lié, il est emporté à la cour, où Noble se demande s'il va, sans autre forme de procès, le faire écorcher, brûler ou écarteler.

Mais il invoque les droits sacrés de l'accusé. Qu'on lui prouve ses torts : il n'a fait que se défendre. Ne voulait-on pas l'enterrer vivant ? Et s'il est tombé sur Chantecler, c'est qu'il le soupçonnait d'avoir ourdi cette trahison.

Chantecler, indigné, offre de s'en remettre au jugement de Dieu. Les deux combattants entrent en lice, avec le cérémonial accoutumé et luttent vaillamment. Le droit finit par l'emporter. Renard a perdu l'oreille droite et l'œil gauche. Se sentant « outré », il fait, encore une fois, « la morte vieille »; Chantecler le traîne par la queue au bord de la fosse et dédaigne de l'y jeter.

La nuit venue, le corbeau Rohart et la corneille Brune espèrent s'en donner à cœur joie sur le prétendu cadavre. Mais Renard, se redressant, arrache à Rohart une cuisse, qu'il emporte à Maupertuis, où Her-

Digitized by Google

meline et les renardeaux le couchent et pansent ses plaies.

La corneille, prenant Rohart dans ses bras, l'emporte à la cour et demande vengeance de cette nouvelle trahison. Une fois de plus, Noble jure que le félon n'échappera pas au sort qu'il a tant de fois mérité. Mais, encore une fois, le dévoué Grimbert s'interpose et offre d'aller, avec l'escoufle Hubert [1], « semondre » le coupable.

« Soit, répond le roi, dressé en pieds et tout courroucé; allez-y, mais tout de suite, et adjurez-le, sur son œil droit, de venir se justifier d'avoir mis à mal mon fidèle baron! »

Tandis que l'on se reforme, Tardif en tête, les deux messagers se mettent en route. Ils chevauchent tant et si bien qu'ils arrivent devant Maupertuis...

Sans ménagement, ils ont heurté à la porte. Renard, entendant du bruit, envoie aux nouvelles. Le portier, à la queue

(1) Milan.

Digitized by Google

torse et velue, paraît à la barbacane et demande :

« Qui êtes-vous?

— Nous sommes les messagers de monseigneur Noble et c'est à Renard que nous voulons parler. »

Le portier, en entendant ces paroles, entr'ouvre l'huis et Grimbert entre à reculons. Quand il a passé la première porte, il dit à l'escoufle :

« Sire Hubert, avancez donc! Mais baissez-vous, la porte est basse.

— Par saint Léonard, dit l'escoufle, je crains que Renard ne fasse de ma chair une bonne ventrée. J'attendrai ici votre retour, car je me plais mieux au large qu'à l'étroit. »

Grimbert est forcé de consentir. Il s'avance donc seul et dit à Renard :

« Bel ami, je suis votre cousin germain et je dois vous aimer. Ne prenez donc point ceci en mal, si messire Noble

Digitized by Google

vous mande par moi de venir vous disculper des accusations dont on vous charge.

— Cousin, répond Renard, il me déplaît d'aller en ce lieu où on m'a tenu si court. Retournez auprès du roi et dites-lui que je suis mort des blessures que m'a faites le corbeau, et que Hermeline, votre parente et amie, bien affligée, m'a fait enterrer ici près, sous une croix, à l'ombre d'une épine. En sortant d'ici, vous trouverez le tombeau d'un vilain qui avait nom Renard et ce nom y est inscrit en effet : Hermeline et mon fils Rovel vous y accompagneront.

— Je ferai donc ainsi, dit Grimbert, bien volontiers. »

Hermeline et Rovel conduisent les deux messagers auprès du tombeau.

« Seigneur, dit la goupille, c'est là que Renard est enterré, voyez les lettres écrites! Et priez Dieu pour son âme! Hé-

Digitized by Google

las, me voilà dont tout éperdu, en grande pauvreté, avec mes enfants orphelins! »

Aussitôt elle rentre à Maupertuis, et les messagers retournent auprès du roi. Devant lui ils s'agenouillent; Grimbert a le visage tout mouillé de larmes, et, de le voir ainsi pleurer, Noble est tout triste.

« Messire, dit l'escoufle, nous arrivons de Maupertuis... Renard est mort et enterré. Quand il s'est enfui d'ici, il avait été mis par Rohart en si piteux état qu'il n'a pas tardé à trépasser. Nous avons vu, c'est vérité, sa fosse et son tombeau. Que le Saint-Esprit prenne soin de son âme et la mette en para-douze (je veux dire à deux lieues au-delà du para-dix), là où il n'y a plus ni souffrance ni pauvreté.

— C'est grand dommage, dit le roi tout courroucé, d'avoir ainsi perdu le meilleur baron que j'aie jamais eu. Je renonce

Digitized by Google

donc à ma vengeance. Mais sachez que je donnerais la moitié de mon royaume pour qu'il en fût autrement! »

A ces mots, il sort du pavillon et rentre dans son palais.

Ici finissent la vie, la « procession » et le nom même de Renard.

(Branche XVII, v. 1541-1688;
Méon, 30215 ss.)

Digitized by Google

Digitized by Google

Table des Matières

PROLOGUE

PREMIERE PARTIE

Renard et ses petits cousins ou le dupeur dupé

DEUXIEME PARTIE

Renard et Isengrin

ou la guerre entre les deux compères.

Digitized by Google

TROISIEME PARTIE

Le Châtiment du Coupable.

Imp. L. LABRUNIE, Pamiers

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

BOOKS REQUESTED BY ANOTHER BORROWER
ARE SUBJECT TO IMMEDIATE RECALL

LIBRARY, UNIVERSITY OF CALIFORNIA, DAVIS

D4613 (7/92)M

Digitized by Google

